

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les chaperons blancs

Auber, Daniel-François-Esprit

Mainz [u.a.], [ca. 1835]

Libretto (französisch)

urn:nbn:de:bsz:31-88950

LES CHAPERONS BLANCS,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Par M. Scribe,

MUSIQUE DE M. AUBER.

PERSONNAGES.

LOUIS, comte de Flandre.
GILBERT, son grand écuyer.
VANDERBLAS, droguiste-parfumeur.
GAUTIER, son apprenti.
UN SEIGNEUR.
BERGHEM.
ARNOULT, soldat.

PETTERSEN, garçon armurier.
GOMBAUD, valet.
MARGUERITE.
URSULE, femme de Vanderblas.
NOTABLES.
HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.
CHAPERONS BLANCS.

SOLDATS FRANÇAIS ET FLAMANDS.
OFFICIERS FRANÇAIS.
PAGES.
VALETS.
TROMPETTES.
PORTE-ÉTENDARDS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une boutique de droguiste-parfumeur au treizième siècle. A droite et à gauche deux mortiers avec leurs pilons. Deux portes latérales. Au fond une grande porte ouverte, et par laquelle on aperçoit une place de la ville de Gand en 1383.

SCÈNE PREMIÈRE.

VANDERBLAS sort de la porte à droite, traverse le théâtre sur la pointe du pied, et va frapper doucement à la porte à gauche.

Chez elle encore elle sommeille,
Pour moi, je n'y peux plus tenir;
Avant le jour, l'amour m'éveille!
L'amour m'empêche de dormir!

(Appelant à demi-voix.)

Marguerite!... jamais on n'a vu du servante
Aussi peu diligente.

(Appelant encore.)

Marguerite!...
(Il se retourne, et aperçoit Ursule qui vient de sortir de la porte à droite.)
Ah! grand Dieu!... ma femme!

URSULE.

Séducteur.

Se peut-il qu'à votre âge?... un âge respectable!!
(Vanderblas, voulant l'interrompre.)

Madame Vanderblas!

URSULE.

Vous, syndic et notable

De la ville de Gand!... droguiste, parfumeur,
Chimiste distingué!

VANDERBLAS, cherchant à s'excuser,

Ma femme...

Je voulais dire...

URSULE.

C'est infâme!

VANDERBLAS.

A la servante...

URSULE.

Quelle horreur

VANDERBLAS.

D'ouvrir le magasin!...

URSULE.

Taisez-vous, suborneur!

ENSEMBLE.

URSULE.

Je veux qu'elle sorte!
Je veux, peu m'importe,
La mettre à la porte,
Ou bien nous verrons!
Je vous le répète,
Une femme honnête,
Ne fut jamais faite
A de tels affronts!

VANDERBLAS.

Ma foi, peu m'importe!
Lorsque de la sorte,
Son courroux l'emporte,
C'est pis qu'un démon!
J'en perdrai la tête,
Une femme honnête
Est une tempête
Pour une maison.

SCÈNE II.

VANDERBLAS ET URSULE, se disputant à gauche du théâtre; GAUTIER, entrant par la porte du fond, et traversant la boutique sur la pointe du pied. Il va frapper doucement à la porte à droite, qui est la porte d'Ursule.

GAUTIER.

Pendant que votre époux sommeille,
Vous m'avez prié de venir!
De grand matin l'amour m'éveille,
L'amour m'empêche de dormir.

(Appelant à demi-voix.)

Madame Vanderblas!

VANDERBLAS, qui pendant ce qui précède a toujours retenu Ursule par la main et l'a empêchée de parler.

O ciel! femme coupable!

Vous, l'indigne moitié d'un époux respectable!

URSULE.

Écoutez-moi!

VANDERBLAS.

Donner ainsi dans ma maison

Rendez-vous le matin à mon premier garçon!

ENSEMBLE.

VANDERBLAS.

Je prétends qu'il sorte
Je veux, peu m'importe,
Le mettre à la porte,
Ou bien nous verrons!
Je vous le répète,
Sachez que ma tête
Ne fut jamais faite
Pour de tels affronts.

URSULE.

Lorsque de la sorte
Son courroux l'emporte,
La voix la plus forte
N'en a pas raison!
Je vous le répète,
Une femme honnête
Ne fut jamais faite
Pour un tel soupçon.

GAUTIER.

Morbleu! peu m'importe!
Lorsque de la sorte,
Son courroux l'emporte,
C'est pis qu'un démon!
Faut-il qu'il soit bête,
Pour croire en sa tête
Que cette conquête
Trouble ma raison!

URSULE, lui criant à l'oreille.

En mariage, apprenez qu'il demande
La jeune Marguerite!

VANDERBLAS.
Est-il possible?
GAUTIER.

Eh! oui.

URSULE.

Vous l'entendez? cette belle Flamande,
Qui vous tient tant au cœur et qu'il adore aussi!
VANDERBLAS, avec colère.
Gautier veut l'épouser!

URSULE.

Et c'est pour cela même
Qu'il venait avec moi s'en entendre!

VANDERBLAS.

Fort bien!

C'est-à-dire, chez moi, qu'on me compte pour rien!
Je refuse!

GAUTIER.

Et pourquoi?

URSULE, avec jalousie, et montrant son mari.

Pourquoi? parce qu'il l'aime!

VANDERBLAS, avec colère.

Ma femme!...

GAUTIER.

Si je le croyais!...

Tout mon maître qu'il est... ah! je l'étranglerais!

URSULE.

Il l'aime!

VANDERBLAS, à Gautier, et parlant vivement.

Ce n'est pas vrai! mais Marguerite

Achalade notre maison.
Pour ses beaux yeux, gens du bon ton,
Jeune garçon et vieux barbon,
Chacun vient nous rendre visite,
Et notre commerce en profite.
Voilà, mon cher, voilà pourquoi
Je veux qu'elle reste chez moi!

URSULE, parlant aussi vivement.

Et moi, je dis que Marguerite
Fait du tort à notre maison!
Freluquets et gens du bon ton
Viennent la lorgner sans façon.
Et le scandale en est la suite!
Et la morale s'en irrite!
Voilà, mon cher, voilà pourquoi
Elle sortira de chez moi!

VANDERBLAS.

Jamais! jamais! taisez-vous,
Ou bien redoutez mon courroux!

GAUTIER et URSULE.

Ah! qu'il redoute mon courroux!

SCÈNE III.

MARGUERITE, sortant de la porte à gauche, VANDERBLAS, URSULE, GAUTIER.

MARGUERITE.

Qui peut causer ce grand courroux?

URSULE et GAUTIER.
C'est vous!
MARGUERITE.
Moi?
TOUS TROIS.
Vous!
ENSEMBLE.
URSULE, à part.
Voyez, quel air de princesse!
Voyez, quel air de grandeur!
Ah! je ne suis plus maîtresse
De modérer ma fureur!
VANDERBLAS et GAUTIER à part.
Voyez, quel air de noblesse!
Quel sourire séducteur!
A sa vue enchanteresse
Je sens doubler mon ardeur!
MARGUERITE, à part.
Elle me gronde sans cesse,
Et j'ignore, au fond du cœur,
Ce qui peut de ma maîtresse
Causer la mauvaise humeur!
URSULE.
Répondez franchement... parlez... le mariage.
Est-il de votre goût?
MARGUERITE.
Mais... je ne dis pas non.
URSULE, à Vanderblas.
Vous l'entendez?
GAUTIER, avec joie à Ursule.
C'est bon, c'est bon!
URSULE.
Eh bien! sans tarder davantage,
Voulez-vous Gautier pour mari?
MARGUERITE.
Mais je ne dis pas encore oui!
URSULE et GAUTIER, avec colère.
Eh! pourquoi, s'il vous plaît?
VANDERBLAS, avec joie.
Sa réponse est très-sage!
MARGUERITE.
Mais... vous me demandez là
De la franchise... en voilà!
URSULE.
Non, ce n'est pas cela, vous avez d'autres vues!..
GAUTIER.
Vous avez des raisons qui me sont bien connues!
URSULE, regardant Vanderblas.
Il est quelqu'un ici dont l'amour vous est cher!
GAUTIER.
Ce jeune freluquet qui nous suivit hier.
VANDERBLAS.
Et moi je la défends!
URSULE.
Alors, c'est assez clair!
Vous l'entendez... c'est assez clair!
VANDERBLAS.
Ah! c'est vraiment pis qu'un enfer!
ENSEMBLE.
VANDERBLAS.
Ma foi, peut m'importe!
Lorsque de la sorte
Son courroux l'emporte,
C'est pis qu'un démon!
J'en perdrai la tête,
Une femme honnête
Est une tempête
Pour une maison!
URSULE.
Il faut qu'elle sorte!
Je veux, peu m'importe,
La mettre à la porte,
Ou bien nous verrons!
Je vous le répète,
Une femme honnête
Ne fut jamais faite
A de tels affronts!
GAUTIER.
Traiter de la sorte
Tendresse aussi forte,
Mon courroux l'emporte!
Morbien! nous verrons!
Ma flamme inquiète,
Qu'ici l'on rejete,
Va d'une coquette
Punir les affronts!
MARGUERITE.
Chacun de la sorte
Contre moi s'emporte
A moi que m'importe
Un pareil soupçon?
Sans être coquette,
Liberté complète,
C'est, je le répète,
Ma seule raison!
VANDERBLAS.
Taisez-vous donc, on vient!
(Apercevant Louis qui entre par la porte du fond.)
Où, c'est une pratique!

SCENE IV.
URSULE, LOUIS, VANDERBLAS,
MARGUERITE, GAUTIER.
LOUIS.
N'est-ce pas ici la boutique
D'un maître en alambic, alchimiste fameux?
URSULE, saluant.
La maison Vanderblas!
VANDERBLAS.
La belle parfumeuse!
LOUIS.
Eh! mais, votre enseigne est trompeuse!
Vous n'en promettez qu'une...
(Regardant Ursule.)
Et d'ici j'en vois deux!
URSULE.
C'est un fort beau jeune homme!
LOUIS, jetant une bourse à Vanderblas.
Messire Vanderblas, à vous donc cette somme!
GAUTIER, qui jusque-là a tourné le dos, se retourne
en ce moment.
Eh! mais c'est encore lui, ce jeune fat d'hier,
(A Marguerite.)
Qui vous poursuit encore!
MARGUERITE, souriant.
Cela pourrait bien être.
URSULE, qui pendant ce temps a été chercher une
chaise qu'elle offre à Louis.
Que voulez-vous, seigneur?
VANDERBLAS.
Faites-nous le connaître?
LOUIS, étendu nonchalamment sur la chaise.
Ce que je veux?... d'abord, que vendez-vous mon
VANDERBLAS, s'approchant de lui, cher?
Des poudres à la rose,
Au jasmin, à l'aillet;
Et mon mari compose
Plus d'un philtre secret!
LOUIS, secouant dédaigneusement la tête en signe
de refus.
Non, non... non, non!
MARGUERITE, s'approchant.
Nous tenons pour les belles
Des sachets embaumés,
Des rubans, des dentelles,
Et des gants parfumés!
LOUIS, la regardant tendrement et lui prenant la
main.
Non, non, non, non
GAUTIER, s'approchant de l'autre côté, et à voix
basse.
Et nous tenons encore,
Pour les fats goguenards,
Quelques grains d'ellébore,
Ou des coups poignards!
LOUIS, levant la tête et regardant en riant.
Ah! ah! vraiment?
Cela m'irait assez...
(Regardant Marguerite.)
Mais pas dans ce moment.
TOUS, avec impatience.
Eh! que voulez-vous donc?
LOUIS, se retournant du côté de Marguerite.
Qui? moi!... ma belle enfant!
Dans cette vie où le hasard me guide,
Pour être heureux, fermant toujours les yeux.
De mon destin le caprice décide,
Et je ne sais jamais ce que je veux!
Mais quand l'amour m'a blessé de sa flèche,
Lorsque sur moi s'arrêtent deux beaux yeux,
Lorsque je vois fillette blonde et fraîche...
Ah! je sais bien... je sais ce que je veux!
GAUTIER, avec colère et menaçant Louis.
Et moi je veux qu'à l'instant il s'explique.
Dans quel dessein vient-il?
URSULE.
Et moi, je te défends
D'interpeller une pratique!
(Lui montrant le mortier à gauche.)
Retourne à ton ouvrage, et ne perds pas de temps!
LOUIS, à Vanderblas.
C'est votre associé?
VANDERBLAS.
Non, c'est mon apprenti!
LOUIS.
Il a l'air doux et bien gentil!
QUINTETTE.
GAUTIER, pilant dans son mortier.
Ah! par malheur, il faut me taire;
Mais ce beau rival, cet amant,
Que ne puis-je, dans ma colère,
Le tenir là dans ce moment!
(Froissant dans le mortier.)
Pan, pan, pan, pan, pan!
MARGUERITE, regardant Louis.
Dans ce séjour que vient-il faire?
C'est dans quelque dessein galant.
Mais il faut ici pour me plaire,
Un époux et non un amant!

VANDERBLAS.
Oui, Marguerite a su me plaire,
Son aspect est si séduisant!
Quoi qu'en dise ma ménagère,
Mon cœur bat rien qu'en la voyant!
(Imitant le battement du cœur.)
Pan, pan, pan, pan, pan!
URSULE, apercevant son mari qui regarde Mar-
guerite.
Quoi! devant moi, sa ménagère,
Il la regarde tendrement!
Je pourrais bien, dans ma colère,
Régler son compte sur-le-champ.
(Faisant le geste de donner des soufflets.)
Pan, pan, pan, pan, pan!
LOUIS.
Pour rester ici, comment faire?
Je n'en sais encore rien, vraiment!
(Regardant Marguerite.)
A tout le monde elle doit plaire,
Et mon cœur bat en la voyant!
GAUTIER, quittant son mortier et allant près de
Vanderblas.
Vous le voyez, il reste encor.
VANDERBLAS.
Il le faut bien, car j'ai son or.
GAUTIER, à voix haute.
Que vient-il faire?
LOUIS.
Eh! mais, peut-être,
Je voulais comme vous,
(Montrant Vanderblas.)
Et sous un pareil maître,
Apprendre cet art glorieux
Que vous exercez tous les deux.
TOUS.
Qu'entends-je? ô ciel!
MARGUERITE.
Et quel langage!
LOUIS, à Vanderblas.
De quelques jours d'apprentissage,
Cet or peut-il payer le prix?
VANDERBLAS, comptant.
Vingt écus d'or!
URSULE.
C'est trop!
VANDERBLAS, vivement.
Non pas! c'est bien.
LOUIS.
Compris
La table et le logis!
VANDERBLAS, y consentant.
Le logis.
GAUTIER, avec colère regardant Louis et Marguerite.
Et le logis!... rien n'égale ma rage!
LOUIS, à part, riant en regardant Gautier.
En honneur! il n'y comprend rien.
GAUTIER.
Vous, un apprenti?... vous?
LOUIS.
Eh! mais, vous l'êtes bien!
ENSEMBLE.
LOUIS, pilant dans le mortier à droite.
Ah! c'est charmant, la bonne affaire,
Ah! le joli déguisement!
Allons, montrons mon savoir-faire.
Apprenti, travaillons gaiement.
(Pilant en cadence.)
Pan, pan, pan, pan, pan!
VANDERBLAS, regardant Marguerite.
Oui, Marguerite a su me plaire,
Que son aspect est séduisant.
Quoi qu'en dise ma ménagère,
Mon cœur bat rien qu'en la voyant.
Pan, pan, pan, pan, pan!
GAUTIER, pilant dans le mortier à gauche.
Morbien! j'enrage! il faut me taire;
Mais ce beau rival, cet amant,
Si je pouvais, dans ma colère,
Le tenir là dans ce moment!
(Pilant avec rage.)
Pan, pan, pan, pan, pan!
URSULE, regardant son mari.
Quoi! devant moi, sa ménagère,
Il la regarde tendrement.
Je pourrais bien, dans ma colère,
Régler son compte sur-le-champ!
Pan, pan, pan, pan, pan!
MARGUERITE.
En ce séjour que vient-il faire?
C'est dans quelque dessein galant;
Mais il faut ici pour me plaire,
Un époux et non un amant.
(A la fin de cet ensemble, Ursule et Vanderblas
emmènent Louis par la porte à droite.)
SCENE V.
MARGUERITE, GAUTIER.
GAUTIER. Vous avez bien fait de vous en
débarrasser... C'est bien heureux, car j'avais

des envies
mon ouvra
MARGUER
colère?
GAUTIER.
parce que
est amou
celui-là
quelque tr
déjeunerai
MARGUER
GAUTIER.
et s'il vou
donnais le
étiez vus.
MARGUER
à l'occasio
Flandre, l
a contract
Charles VI
j'y i renc
avec moi!
GAUTIER.
MARGUER
a été aim
GAUTIER.
MARGUER
étaient là,
vain, que l
sulter, et
m'a défend
GAUTIER.
MARGUER
pas d'être
GAUTIER.
j'en suis sù
ce malheu
MARGUER
GAUTIER.
MARGUER
GAUTIER.
reconduisa
il vous a fa
MARGUER
GAUTIER.
mariage?
MARGUER
GAUTIER.
alors si cel
GAUTIER.
car enfin,
est?
MARGUER
qu'il ma d
GAUTIER.
MARGUER
de Gand es
et la plus
et bien de
d'Allema
de Gand!
GAUTIER.
MARGUER
pas à la fo
officier tu
que issue d
je suis ne
exigeante
un honnêt
j'estime...
GAUTIER.
la main...
brave garç
vous pas?
MARGUER
mais pas e
GAUTIER.
ça dépend
MARGUER
GAUTIER.
MARGUER

des envies de lui jeter (*montrant son pilon*)
mon ouvrage à la tête.

MARGUERITE. Eh... eh bien! encore en
colère?

GAUTIER. J'y suis toujours!... Ce n'est pas
parce que maître Vanderblas, notre patron,
est amoureux de vous... ça m'est bien égal...
celui-là... mais l'autre... Il y a là-dessous
quelque trahison! quelque projet que je
déjouerai.

MARGUERITE. Et lesquels?

GAUTIER. Vous connaissiez ce prestolet...
et s'il vous a suivie hier quand je vous
donnais le bras... c'est que déjà vous vous
étiez vus.

MARGUERITE. C'est vrai!... L'autre semaine,
à l'occasion de l'alliance que le comte de
Flandre, Louis de Male, notre souverain,
a contractée avec le jeune roi de France,
Charles VI, il y a eu des fêtes à Louvain...
j'y ai rencontré cet inconnu... il a dansé
avec moi!

GAUTIER. Et puis?

MARGUERITE. Et puis... il a causé... il
a été aimable!...

GAUTIER. Et puis?

MARGUERITE. Et puis des buveurs qui
étaient là, échauffés par la bière de Lou-
vain, que tu aimes tant... ont voulu m'in-
sulter, et quoique seul contre eux tous, il
m'a défendue!

GAUTIER. J'en aurais bien fait autant!

MARGUERITE. Je le sais... ça ne m'empêche
pas d'être reconnaissante envers lui.

GAUTIER. Je comprends! depuis ce tems,
j'en suis sûr, vous n'avez fait que penser à
ce malheureux-là...

MARGUERITE. Quelquefois, j'en conviens.
GAUTIER. Et vous osez me l'avouer!

MARGUERITE. Aimes-tu mieux que je mente?

GAUTIER. Non, morbleu!... Et en vous
reconduisant... il vous a dit des douceurs?...
il vous a fait la cour?...

MARGUERITE. Un peu!...

GAUTIER. Le scélérat! il vous a parlé de
mariage?

MARGUERITE. Pas un mot!...

GAUTIER. Il vous en parlera.

MARGUERITE. C'est possible... et je verrai
alors si cela me convient.

GAUTIER. Ça ne peut pas vous convenir...
car enfin, ce godelureau-là, qu'est-ce qu'il
est?

MARGUERITE. Bourgeois de Gand, à ce
qu'il m'a dit.

GAUTIER. La belle avance!

MARGUERITE. Pourquoi pas? notre ville
de Gand est, dans ce moment, la plus riche
et la plus commerçante cité de l'Europe;
et bien de grands seigneurs de France et
d'Allemagne ne valent pas un bourgeois
de Gand!

GAUTIER. Et c'est ça qui vous séduit?

MARGUERITE. Non vraiment, je ne tiens
pas à la fortune... quoique fille d'un brave
officier tué sur le champ de bataille, quoi-
qu'issue d'un sang noble, la position où
je suis ne me donne pas le droit d'être
exigeante... et que je rencontre seulement
un honnête homme qui m'aime et que
j'estime...

GAUTIER. Eh bien! vous m'avez là sous
la main... Je suis un bon ouvrier... un
brave garçon... pourquoi ne me prenez-
vous pas?

MARGUERITE. Parce que je t'aime bien...
mais pas encore assez...

GAUTIER. S'il ne s'agit que de la dose,
ça dépend de vous... c'est votre faute.

MARGUERITE. C'est la tienne.

GAUTIER. Pourquoi?

MARGUERITE. Pour deux raisons... la

première, tu as un mauvais naturel... tu
es hargneur et querelleur.

GAUTIER. J'ai du caractère!

MARGUERITE. Tu es rancunier et vindica-
tif!...

GAUTIER. J'ai de la mémoire... pour les
mauvais services comme pour les bons!

MARGUERITE. Il faut oublier le mal qu'on
nous a fait... et ne se rappeler que le bien.

GAUTIER. Je ferais volontiers le contraire...
c'est plus aisé... mais enfin je tâcherai... et
si vous n'avez que cela à me reprocher...

MARGUERITE. Autre chose encore: tu n'as
pas des gages bien considérables chez mes-
sire Vanderblas.

GAUTIER. Je crois bien!... il est si riche
et si avare! il ne rêve qu'aux moyens d'a-
masser de l'argent; il en gagne tant qu'il
vent avec ses poudres; sa pharmacie et son
elixir de longue vie qui empêche de mourir...
tout le monde nous en achète... eh
bien! jamais une gratification...

MARGUERITE. Et cependant je t'ai vu
l'autre jour une bourse pleine d'or, tu me
l'as montrée!

GAUTIER. C'est vrai.

MARGUERITE. D'où venait-elle?

GAUTIER, à demi-voix. Ça, Marguerite...
c'est un mystère incompréhensible.

MARGUERITE. Tant pis! je n'aime pas les
fortunes où l'on ne comprend rien!

GAUTIER. Eh bien! je vais tout vous ra-
conter... J'étais, l'autre dimanche, au ca-
baret de la porte Saint-Gudule... où, en
buvant, on parlait des affaires... et comme
de juste, ils disaient tous que ça allait mal...

MARGUERITE. Qu'est-ce que ça te regarde?

GAUTIER. Je les écoutais... on parlait du
comte Louis, notre jeune souverain... qui
ne s'occupait guère de ses riches provinces
de Flandre, sur lesquelles le duc de Bour-
gogne et bien d'autres jettent un œil d'en-
vie... On disait que, dans son insouciance...
il ne songeait qu'à se divertir... à faire
des folies... à courtiser les belles... car il
les aime toutes sans distinction de fortune
et de rang...

MARGUERITE. C'est possible... mais en
même tems on dit qu'il a du cœur, de la
loyauté... et puis de si bonnes intentions!...

GAUTIER. Des intentions!... des inten-
tions!... ça ne rapporte rien... mais en re-
vanche, il a des courtisans, et ça coûte
cher!... Mathieu Gilbert, surtout, son con-
fident et son âme damnée!...

MARGUERITE. Qu'il a, dit-on, disgracié.

GAUTIER. Je n'en sais rien... ça ne me
regarde pas... tant il y a que tout le monde
en disait du mal.

MARGUERITE. Et tu disais comme eux?

GAUTIER. Je ne suis pas contrariant... je
n'aime pas les disputes... aussi, au moment
où je criais avec eux: A bas notre sou-
verain!... voilà les sergens qui entrent dans
le cabaret... tout le monde se sauve...
et moi aussi... mais, dans le tumulte, im-
possible de retrouver mon chapeau... que
j'avais déposé sur le poêle... un feutre
d'Espagne tout neuf!... On m'avait laissé
à la place... (*Montrant un chapeau qui est
sur la table à droite.*) ce mauvais chaperon
blanc qu'il fallut bien prendre... et trop
tard encore... puisque, dans ce moment,
les sergens et les archers mettaient la main
sur moi...

MARGUERITE. J'en étais sûre... et cela
t'apprendra une autre fois...

GAUTIER. A me sauver plus vite... car
ils me menaient tout droit en prison...
lorsqu'en tournant une rue, d'une groupe
de jeunes gens comme il faut, qui por-
taient tous des chaperons blancs, par sou-

dain un coup de sifflet... A l'instant, les
archers sont renversés, désarmés... on
m'entraîne en me disant: Sauve-toi, ca-
marade! et tout cela m'aurait semblé un
rêve, si ce n'était cette bourse qu'un de
mes libérateurs m'avait glissée dans la main,
et qui, grâce au ciel, est une réalité!

MARGUERITE. Voilà qui est bien éton-
nant!... et tu n'as pu découvrir depuis...

GAUTIER, à demi-voix. Taisez-vous donc!...
voici du monde.

MARGUERITE, sans regarder. Qui donc?

GAUTIER, montrant Gilbert, qui paraît à
la porte de la boutique, causant avec un
homme d'armes. Ce vilain homme!... mes-
sire Gilbert, le grand-écuyer et l'ancien
favori du prince.

MARGUERITE. Une de nos pratiques...
car il vient souvent... et cette commande
qu'il a faite hier...

GAUTIER. Pour vous faire les yeux doux,
comme un amoureux!...

MARGUERITE. Dont je ne me soucie guère,
et je vais avertir maître Vanderblas de le
faire servir.

(Elle sort par la porte à droite.)

SCENE VI.

GAUTIER, GILBERT, entrant et causant
à voix basse avec Arnould, lui mon-
trant Marguerite qui s'éloigne.

TRIO.

GILBERT.

Tiens, vois-tu, la voilà qui s'éloigne... c'est elle!
Mes ordres, tu les sais...

ARNOULD.

Et j'y serai fidèle.

Dans une demi-heure, ils seront tous suivis.

GILBERT.

Toujours au nom du prince, et tu m'as bien
compris?

ARNOULD.

Croyez-en, monseigneur, mon audace et mon zèle.

(Il sort.)

SCENE VII.

LES MÊMES, VANDERBLAS, amené par
Marguerite qui lui montre Gilbert et sort
par la porte de la rue.

VANDERBLAS, à part et regardant Gilbert.
Si par lui, que je hais, j'obtiens en ce jour
Ce bel emprunt que veut faire la cour?

GILBERT, s'avançant en rêvant, et sans voir Van-
derblas ni Gautier.

Beauté si farouche et si fière;
Tu vas tomber en mes filets,
Et mon amour va te soustraire
A tous les regards indiscrets!

VANDERBLAS, s'avançant.

Allons, faisons-lui politesse!

GAUTIER, regardant son maître qui salue Gilbert.

Je suis honteux de sa bassesse!

VANDERBLAS.

Salut à messire Gilbert,

Grand écuyer de son altesse,

Salut! salut!...

GILBERT, sans le regarder.

C'est bien, mon cher!

GAUTIER.

A peine s'il tourne la tête.

VANDERBLAS, lui offrant une chaise.

A vous servir l'on s'apprête!

(Lui offrant plusieurs marchandises.)

Si vous vouliez, en attendant...

GILBERT.

Eh! non, laissez-moi, je vous prie!

VANDERBLAS.

Pour le commerce et l'industrie,

Monseigneur est si bienveillant!

GILBERT.

Au diable le peuple marchand!

ENSEMBLE.

GAUTIER.

C'est bien fait! il est impossible

D'être plus fier, plus insolent!

Il faut vraiment être insensible

Pour souffrir ce ton outrageant!

VANDERBLAS.

C'en est trop! il est impossible

D'être plus fier, plus insolent!

1.

A l'honneur je suis trop sensible
Pour souffrir ce ton outrageant!
GILBERT.
Non, non, mon cher, c'est impossible.
Je n'ai besoin de rien, vraiment.
Avec ces gens-là, c'est terrible!
Au diable le peuple marchand!
VANDERBLAS.
J'aurais humblement une grâce
A demander à monseigneur!
GILBERT.
Est-il un bourgeois plus tenace?
C'est encore un solliciteur!
GAUTIER.
Que son ame est sordide et basse.
VANDERBLAS.
On sait mon excellent esprit,
Et si, grâce à votre crédit,
J'obtenais la faveur bien grande,
De cet emprunt que l'on demande
Pour notre prince et pour la cour.
GILBERT.
Serveur!
VANDERBLAS.
Pourquoi?
GILBERT, lui tournant les dos et mettant son cha-
peau sur sa tête.
Bonjour!
ENSEMBLE.
GAUTIER.
C'est bien fait! il est impossible
D'être plus fier, plus insolent.
A l'honneur c'est être insensible
Que souffrir ce ton outrageant!
VANDERBLAS.
C'en est trop! il est impossible
D'être plus fier, plus insolent!
A l'honneur je suis trop sensible
Pour souffrir ce ton outrageant!
GILBERT.
Non, non, mon cher, c'est impossible;
Au diable le peuple marchand!
Toujours demander! c'est terrible!
C'est vraiment comme un courtisan.
VANDERBLAS, prenant le chapeau qui est près de
lui sur la table à droite, et le mettant fière-
ment sur sa tête.
Adieu donc, messire écuyer,
Je cesse enfin de vous prier!
GILBERT se retourne avec un geste de colère, puis
apercevant le chaperon blanc.
Eh! mais... en croirais-je ma vue?
J'ignorais qu'il en fût aussi.
C'est une excellente recrue!
VANDERBLAS.
Pourquoi me regarder ainsi?
GILBERT, d'un air de bonté.
Approchez, approchez, mon maître.
GAUTIER, regardant Vanderblas.
Il a pris mon chaperon blanc!
VANDERBLAS, étonné.
Dans son abord quel changement!
GILBERT, avec bonté, regardant toujours la tête de
Vanderblas.
Vous voulez donc vous faire admettre...
VANDERBLAS, tout interdit.
Oui, monseigneur!... quel changement!
GILBERT.
Dans l'emprunt qu'on fait à la ville?
(Lui prenant la main, qu'il lui serre mystérieu-
sement après avoir encore regardé sa coiffure.)
Camarade!... soyez tranquille.
VANDERBLAS, stupéfait.
Son camarade!... est-ce étonnant!
GAUTIER, à part.
Serait-ce encor mon talisman!
ENSEMBLE.
VANDERBLAS.
Ah! c'est surprenant!
C'est bien étonnant!
D'où vient à l'instant
Un tel changement?
En me regardant,
Son ton insolent
Devient sur-le-champ
Doux et bienveillant.
GAUTIER.
Ah! c'est surprenant!
Ah! c'est désolant!
En le regardant
Soudain il se rend!
Mon chaperon blanc,
Qu'au hasard il prend,
Est un talisman
Pour lui tout puissant!
GILBERT.
Mon cœur bienveillant
A tes vœux se rend.
Sois dorénavant
Discret et prudent!

Je compte à présent
Sur ton dévouement.
Ce signe vraiment
Est un talisman.

GILBERT, bas à Vanderblas. Sous prétexte
de faire quelques emplettes, j'attends ici
plusieurs de nôtres... vous comprenez...
mais j'ignorais, maître Vanderblas, que
vous fussiez à ce point de nos serviteurs et
amis.

VANDERBLAS. Toujours, monseigneur!..

GILBERT. Je m'en applaudis, car j'ai en-
tendu parler de vos talents... On dit que
vous êtes tant soit peu nécromancien et
alchimiste, et que vous êtes, dans votre
art, arrivé à des résultats merveilleux...

VANDERBLAS. C'est assez vrai... j'ai com-
posé quelques filtres ou potions dont l'effet
me surprend moi-même... j'ai là sur moi
un extrait de mandragore qui, en quelques
minutes, tue un homme bien portant.

GILBERT. Je vous suis obligé.

VANDERBLAS. Et qui, avec la même faci-
lité, le rappellerait à la vie.

GILBERT. Diable! il fait bon être de vos
amis, et vous pouvez compter sur moi en
toute occasion.

VANDERBLAS. Eh! mais, dans ce moment,
monseigneur, ce n'est pas de refus! Sous
prétexte d'entrer ici comme apprenti, il
est venu s'établir chez moi je ne sais quel
original qui m'a bien payé d'abord, j'en
conviens... mais qui déjà me revient très-
cher, car il dérange ou brise toutes mes
foies, mes fourneaux, mes alambics...

GAUTIER. Il faut vous en débarrasser...

VANDERBLAS. Je n'ose pas, car il me paraît
capable de tout!... il en conte à ma femme...
il en conte à Marguerite.

GILBERT et GAUTIER. A Marguerite?...

VANDERBLAS. Que tout-à-l'heure il voulait
embrasser devant moi.

GAUTIER. Quand je vous le disais...

GILBERT. C'est trop fort... je me charge
de le mettre à la porte...

VANDERBLAS. A la bonne heure... Tenez...
c'est lui!

SCENE VIII.

GAUTIER, VANDERBLAS, GILBERT,
LOUIS.

LOUIS, ayant le tablier et portant à la
main plusieurs rouleaux. Voici les élixirs et
eaux de senteur que l'on attend.

GILBERT, le regardant. O ciel!

VANDERBLAS. Eh bien!... renvoyez-le donc!

GAUTIER. Mettez-le à la porte!

GILBERT, troublé et sur un geste de Louis.
Allez-vous-en... mes amis... allez-vous-
en!...

GAUTIER. Il se trompe...

VANDERBLAS, à demi-voix. C'est à lui qu'il
faut dire cela.

LOUIS. C'est à vous, maître Vanderblas...
N'avez-vous pas entendu l'ordre suprême
de messire Gilbert, grand-écuyer de son
altesse?...

GILBERT, avec impatience. Eh! oui, mor-
bleu! laissez-nous donc!

VANDERBLAS. Est-ce étonnant? comme
il est honnête et soumis avec mon ap-
prenti!...

(Vanderblas et Gautier sortent par la porte du
fond.)

SCENE IX.

GILBERT, LOUIS DE MALE.

GILBERT. Vous, monseigneur, sous ce
costume!

LOUIS. Pourquoi pas? nous avons voulu
dans l'intérêt du commerce et de l'indus-
trie, visiter par nous-même les principaux
établissements de notre bonne ville de Gand.

GILBERT. C'est d'un bon prince!... mais
quelqu'amour que vous ayez pour les dé-
guisements et pour les aventures... en voici
une trop étrange pour ne pas cacher quel-
qu'autre dessein...

LOUIS. Des desseins!... Et toi qui parles
messire Gilbert, n'en n'aurais-tu pas pas
hassard ici sur la belle Marguerite?

GILBERT. Quand ce serait vrai, je ne
vois pas quel tort je ferais à monseigneur
et vous ne serez pas plus sévère envers
moi que vous ne l'avez été hier envers ce
braconnier qui chassait des biches dans
votre parc, et à qui vous avez fait grâce
en disant: Je ne peux pas les tuer toutes!

LOUIS. C'est-à-dire que tu me suppose
aussi des idées sur Marguerite!

GILBERT. Je l'ignore; votre altesse ne me
dit plus rien; autrefois j'avais sa confiance.

LOUIS. Ils disent tous qu'elle était ma-
placée, et je crois qu'ils ont raison; voi-
tu, Gilbert, mon grand-écuyer, tu es trop
mauvais sujet, tu me fais du tort, et si tu
entendais parler sur ton compte ma res-
pectable tante, la duchesse de Brabant...

GILBERT. Qui ne m'aime pas.

LOUIS. Je crois bien!... elle n'aime que
la vertu, mais elle prétend que toi... tu
n'aimes que l'argent, et que tu en reçois
en secret de nos ennemis... elle affirme
même, et offre d'en donner des preuves,
que, lors de la révolte de Bruges, tu étais
par-dessous main un des principaux chefs.

GILBERT, troublé. Votre altesse pourrait
ajouter foi à de pareilles accusations?

LOUIS. Non, car déjà je t'aurais fait jeter
dans l'Escalot! Je pardonne tout, Gilbert,
excepté la trahison d'un ami... et comme
au fond je t'aime...

GILBERT. Vous ne me le prouvez guère,
je ne suis plus admis aux affaires de l'état.

LOUIS. Si je t'admets à mes plaisirs, que
veux-tu de mieux? tu es moitié plus heu-
reux que moi.

GILBERT. Vous ne payez plus mes dettes!

LOUIS. Je ne paie pas les miennes; mais
patience! nous allons contracter avec notre
bonne ville de Gand un emprunt pour le-
quel j'engage mes domaines; et dans leur
dévouement, mes fidèles sujets, les com-
merçants de cette ville, se disputent tous
à qui me prêteront.

GILBERT. A vingt-cinq pour cent?

LOUIS. C'est juste! je dois payer en
prince.

GILBERT. Et agir de même! aussi je ne
pense pas que votre altesse veuille rester
plus long-temps l'apprenti de maître Van-
derblas?

LOUIS. Si ce titre sert mes projets!

GILBERT. Il doit leur nuire, au con-
traire!... Cette boutique est le rendez-
vous de tous nos jeunes seigneurs, et il est
impossible que votre altesse ne soit pas
promptement reconnue.

LOUIS, allant à la table. Tu a peut-être
raison... mais je ne veux cependant pas
quitter ces lieux, sans avoir trouvé quel-
ques moyens d'assurer ma conquête.

GILBERT. J'en doute.

LOUIS. Tu crois?

GILBERT. Il y a ici une vertu sévère et
intraitable qui rend l'entreprise difficile.

LOUIS. Ce qui veut dire que tu as échoué?

GILBERT. Je ne serai peut-être pas le seul.

LOUIS. C'est ce que nous verrons!... car
je l'aime, vois-tu bien... j'en perds la tête.

Le
LOUIS.
GOMBA
au palai
ches, qu
LOUIS,
le rappor
gardant-
du brave
au nom d
GILBERT
lettre du
LOUIS,
Puisque t
connaissai
Seigneur
Votre co
Toujours l
GILBERT
Mais le d
Sur
A de
Il a dans
Qui par
Ont des s
LOUIS, avec
l'empêche
pose sur
GILBERT, à
la
GILBERT
Quo
Au
Non
Et s
J'en
GILBERT,
Quoique
Qu'à
De vos é
Qu'en écol
Et pour v
Sous les
Qui fera
Le
O fatal co
Empresson
LOUIS, se
O bonheur
J'aurai pa

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, GOMBAUD.

LOUIS. C'est toi, Gombaud, qu'y a-t-il ?
GOMBAUD. Un messenger vient d'arriver au palais, apportant pour vous ces dépêches, qu'il dit très-pressées...

LOUIS, avec impatience. Pourquoi alors ne le rapporter ? me voilà forcé de les lire. (Regardant.) C'est de la cour de France !... c'est du brave connétable de Clisson, qui m'écrit au nom de Charles VI, son jeune maître.

GILBERT. Quoi ! vous n'achevez pas la lettre du connétable !...

LOUIS, la regardant. C'est bien long !... Puisque tu prétends que je ne te donne connaissance de rien, lis toi-même !

DUO.

GILBERT, lisant.
Seigneur et noble comte, à mes avis fidèles
Votre cœur généreux n'ajoute jamais foi...

LOUIS.
Toujours la même chose !... Il a des peurs mortelles !

GILBERT, continuant avec émotion.
Mais le duc de Bourgogne, oncle de notre roi,
Sur votre beau comté de Flandre,
A des desseins qui me sont bien connus.
Il a dans vos états des agents répandus,
Qui par lui sont payés ; et qui, pour mieux s'entendre,

Ont des signes secrets, des points de ralliement.
LOUIS, avec impatience et comme si cette lecture l'empêchait d'écrire, lui reprend la lettre qu'il pose sur la table.

O bachelette,
Sage et coquette,
Qu'en vain je guette
En ce séjour !
Dans mon délire,
Pour te séduire,
Le ciel m'inspire
Ruse d'amour !

GILBERT, à part, regardant la lettre qui est sur la table à côté du prince qui écrit.

O billet infernal !
Funeste découverte !
Qui peut de notre perte
Devenir le signal.

LOUIS, écrivant toujours.
De ta prunelle,
Une étincelle
Suffit, ma belle,
Pour m'embraser !
Prends ma couronne,
Je l'abandonne,
Et te la donne
Pour un baiser !

GILBERT, à Louis lui montrant la lettre.

Quoi ! vous n'achevez pas ?

LOUIS, à Gilbert.

Au diable cette lettre !

GILBERT.

Nous n'avons pas encore tout lu ;

Et si vous voulez le permettre...

(Il prend la lettre.)

LOUIS.

J'en ai bien assez entendu !

GILBERT, continuant à lire, mais pour lui seul.

Quoique bien jeune encore, le roi n'ignore pas

Qu'à son père, Charles-le-Sage,

De vos états jadis vous avez fait hommage !

Qu'en échange il vous doit le secours de son bras,

Et pour veiller sur vous dès demain je m'avance

Sous les remparts de Gand, avec un corps nombreux,

Qui fera, s'il le faut, respecter en tous lieux

Les alliés de la France !

(A part.)

O fatal contre-temps ! ô funeste nouvelle !

Empressons-nous d'agir, ou bien c'est fait de nous.

LOUIS, se levant et tenant à la main son billet.

O bonheur ! ô plaisir ! auprès de la cruelle,

J'aurai par ce moyen un tendre rendez-vous !

ENSEMBLE.

LOUIS.

O bachelette,

Sage et coquette,

Qu'en vain je guette

En ce séjour !

Dans mon délire,

Pour te séduire,

Le ciel m'inspire

Ruse d'amour.

De ta prunelle,
Une étincelle
Suffit, ma belle,
Pour m'embraser !
Prends ma couronne,
Je l'abandonne,
Et te la donne
Pour un baiser !
O bachelette,
Sage et coquette
De ta conquête,
Je suis jaloux !
Et le délire,
Qu'amour m'inspire,
Va me conduire
A tes genoux !

GILBERT, à part, l'observant.
Redoublons de prudence ;
Je sens mon cœur frémir.
Allons, de l'assurance ;
Craignons de nous trahir !

(Voyant le prince qui sourit en relisant sa lettre.)

Mais vaine défiance !...
Inutile frayeur !...
Je le vois, il ne pense,
Qu'à l'amour, au bonheur !

LOUIS, donnant à Gilbert la lettre qu'il vient d'écrire. Adieu, je retourne au palais !... Toi, messire Gilbert, cette lettre à Marguerite !

GILBERT, refusant. Permettez, monseigneur...

LOUIS. C'est de la part du prince une mission honorable !...

GILBERT. Je n'en doute pas... mais...

LOUIS. Je lui annonce qu'en mémoire des services de son père... un ancien officier... et surtout pour la dérober aux entreprises des séducteurs, nous la nommons demoiselle de compagnie de notre auguste tante, la duchesse de Brabant... et nous la plaçons, sous sa garde, dans le château de Lisvard, où Marguerite se rendra dès ce soir.

GILBERT. Votre altesse y pense-t-elle ?

LOUIS. Oui, mon cher...

GILBERT. Marguerite est perdue pour tout le monde, si vous la placez sous la surveillance de votre rigide et vertueuse tante...

LOUIS. Qui, dans ce moment, est à Lille, près du roi de France.

GILBERT. Eh ! qui donc alors recevra ce soir Marguerite au château de Lisvard ?

LOUIS. Qui la recevra !... moi.

GILBERT. Ce n'est pas possible !... et les principes, et la morale...

LOUIS. La morale !... tu seras là... toi et quelques amis que tu inviteras à souper pour célébrer mon bonheur... tandis que moi je partirai avant vous... seul et déguisé...

GILBERT, vivement. Quoi ! seul et déguisé... cette nuit, au château de Lisvard !

LOUIS, riant. Oui, vraiment.

GILBERT, à part. Et moi qui voulais l'en détourner... quand de lui-même il se livre entre nos mains.

SCENE XI.

LES MÊMES, GAUTIER.

GAUTIER, venant de la rue tenant Marguerite par la main.

Où, malheur au premier qui viendra jusqu'ici ! Je l'attends...

LOUIS.

Qu'est-ce donc ?

VANDERBLAS.

Enlever Marguerite !

LOUIS.

L'enlever, dites-vous ?

GILBERT, à part.

Maladresse maudite !

C'est Arnould ! le moment est parvenu bien choisi !

GAUTIER.

Et par l'ordre du prince ! ô tyrannie extrême ! Voilà comme ils sont tous, tous agissent de même.

VANDERBLAS.
C'est vrai... mais, par bonheur,
Vous-êtes-là, vous, monseigneur,
Du peuple le seul défenseur.

GILBERT.

Sans doute... et sur mon compte on est bien informé,
J'ai toujours défendu le faible et l'opprimé.

SCENE XII.

LE PRINCE, GILBERT, VANDERBLAS, GAUTIER, ARNOULD, LE CLERC, MARGUERITE, PLUSIEURS SOLDATS.

SEXTUOR.

ARNOULD, venant de la rue et s'adressant à Marguerite, qui s'est réfugiée près de Gautier et de Vanderblas.

Allons, ma belle, allons, sans plus attendre ! Notre prince l'ordonne !

LE PRINCE, frappant sur l'épaule d'Arnould.

En es-tu bien certain ?

ARNOULD, stupéfait, et reconnaissant le prince.

Le prince !

TOUTS.

O ciel !...

LE PRINCE.

Voyons, l'ordre écrit de ma main ?

ARNOULD, à demi-voix.

Seigneur !...

LE PRINCE.

Réponds, ou bien je te fait pendre :

D'où vient cet ordre ?

ARNOULD, tremblant, et après avoir hésité.

Eh ! mais... de messire Gilbert !

TOUTS.

O ciel !

LE PRINCE, le menaçant du doigt.

Ah ! séducteur, vous voilà découvert !

Voyez donc quelle trame !

C'est lui qui les séduit ;

Moi seul en ai le blâme,

Et lui tout le profit !

GILBERT et ARNOULD.

Je tremble au fond de l'âme,

De terreur je frémis !

Faut-il pour une femme

Voir nos projets détruits !

MARGUERITE.

Ah ! quelle indigne trame !

De terreur j'en frémis,

Et pour eux, dans mon âme,

Redouble mon mépris !

VANDERBLAS et GAUTIER.

Ah ! quelle indigne trame !

Mais il a tout crédit,

Modérons de mon âme

La rage et le dépit !

LE PRINCE, à Marguerite.

Si je m'y connais bien, je compte dans ces lieux,

Pour vous, ma belle enfant, de nombreux amoureux !

(Montrant Gilbert et Gautier.)

Un... deux...

(Montrant Vanderblas.)

et trois !... et même,

(A demi-voix.)

J'en sais encore un quatrième

Qui voudrait seulement vous défendre contre eux.

MARGUERITE, baissant les yeux.

C'est trop d'honneur pour moi... moi, sujette

fidèle,

Que monseigneur se soit à ce point abaissé,

En venant près de nous...

LE PRINCE.

Qui ? moi ?... je suis, ma belle,

Un protecteur timide et désintéressé !...

Auprès de notre tante, auguste donataire,

La duchesse de Brabant,

De toutes les vertus le modèle exemplaire,

Je vous place, mon enfant.

MARGUERITE, courant à lui.

Ah ! quelle bonté tutélaire !

LE PRINCE.

Et vous vous rendrez dès ce soir

Au château de Lisvard, son antique manoir !

(A part.)

Sa voix me bénit et m'honore !

Suis-je digne de ce bonheur ?

Ah ! je ne puis comprendre encore

Ce qui se passe dans mon cœur !

VANDERBLAS et GAUTIER.

Faire partir ce que j'adore !

De quoi se mêle un grand seigneur ?

Mon Dieu ! que ne peut-elle encore

Rester ici pour mon bonheur ?

MARGUERITE, à part, le regardant.
 Oui, je l'admire et je l'honore!
 Il est digne de sa grandeur!
 Et le ciel, que pour lui j'implore,
 Doit prendre soin de son bonheur.
 GAUTIER, ARNOULD, DE BERGHEM.
 De cette beauté qu'il adore
 C'est lui qui protège l'honneur.
 Ah! je ne puis comprendre encore
 Ce qui se passe dans son cœur.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME VANDERBLAS,
 ET LES NOTABLES, qui viennent se ranger
 au fond du théâtre.

VANDERBLAS et SA FEMME, au prince.
 De l'honneur qu'ici vous nous faites
 J'ai prévenu tout le quartier;
 Voilà qu'en leurs habits de fêtes,
 Ils viennent vous remercier.

LE PRINCE, à part.
 Au diable soit le boutiquier!
 (En ce moment un flot du peuple, hommes et femmes,
 se précipitent dans la boutique et viennent en-
 tourer le prince qui est à droite; de l'autre côté,
 Arnould, Berghem et plusieurs personnes qui
 portent des chaperons blancs, viennent se ranger
 près de Gilbert, qui est à gauche du théâtre.)

VANDERBLAS, SA FEMME et LE CHOEUR DU PEUPLE.
 Célébrons sa douce présence,
 Amis, célébrons les bienfaits
 Du prince qui, sans défiance,
 Vient se mêler à ses sujets.

GILBERT, ARNOULD, BERGHEM, et CHOEUR DES
 CHAPERONS.

Dans le mystère et le silence,
 Amis, méditons nos projets,
 Qu'il redoute notre vengeance,
 Pour le frapper nous sommes prêts.

LE PRINCE.

Allons, prenons en patience
 Les hommages de mes sujets,
 Pour mieux m'en consoler, je pense
 Au bonheur que je me promets.

GILBERT, bas aux chaperons blancs qui l'entourent.
 Entre nos mains de lui même il se livre!
 Au château de Lisvard soyez tous à minuit!

CHOEUR, à demi-voix.

Nous le jurons, nous jurons de vous suivre!
 A ce soir... c'est dit...

MARGUERITE, de l'autre côté du théâtre; et s'adres-
 sant au prince.

Adieu! je pars! ô vous, dont la puissance
 Protège vos sujets,
 Que selon vos bienfaits
 Le ciel vous récompense.

LE PRINCE.

Touché de sa reconnaissance,
 D'honneur! j'hésite et je balance.
 (Bas à Gilbert.)

Pour un rien, je renoncerais
 A mes amoureux projets!

GILBERT, effrayé.

Y pensez-vous?

(A part.)
 Pour nous, plus d'espérance!
 (Au prince, lui montrant Marguerite.)
 Voyez donc que d'attraits!
 Et votre cœur encor balance?

LE PRINCE.

Non, non, son regard me séduit.

GILBERT.

* Il est à nous!... tout nous sourit!
 (Bas à tous les conjurés.)
 Au château de Lisvard... à ce soir... à minuit!

Tous, à part.

A ce soir... à minuit!

LE PRINCE, à part.
 Ah! quel plaisir! ah! quelle heureuse nuit!

GILBERT et CONJURÉS.

Amis! c'est entendu,
 Tout est bien convenu.
 A minuit, soyez tous
 Exactes au rendez-vous!

(A haute voix au prince.)

C'est charmant! c'est charmant!
 Le plaisir nous attend.

LE PRINCE.

C'est ce soir, à minuit,
 Que l'amour me sourit.

LES CONJURÉS.

A minuit, soyons tous
 Exactes au rendez-vous.
 Nous serons tous
 Au rendez-vous.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur d'une tour ronde. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite et à gauche, sur le premier plan, de larges embrasures
 ou meurtrières par lesquelles le jour pénètre dans la tour. A gauche sur la muraille, un crucifix.

SCÈNE PREMIÈRE.

GILBERT, seul.

Je ne vois encor rien,
 Et la premier j'arrive;
 Ah! ma frayeur est vive,
 Pensons-y bien.
 Le prince ne sait rien,
 Qu'il vienne... je le frappe;
 Oui, mais s'il nous échappe,
 Pensons-y bien.
 Quel destin est le mien,
 D'un côté la puissance,
 De l'autre la potence,
 Pensons-y bien.
 Allons, cherchons bien
 Quelque moyen
 Qui ne m'expose en rien.
 Ayons le talent
 De les mettre en avant,
 M'effaçant prudemment.
 Poussons-les,
 Armons-les;
 C'est au jour du succès
 Que je parais.
 Par ce moyen
 Je ne risque rien.

Personne encore... je suis seul au rendez-
 vous; le prince aurait-il changé d'idée?...
 il hésitait quand je l'ai quitté... et il est
 capable de ne pas venir... quand à Mar-
 guerite et à maître Vanderblas... trois
 lieues à pied... il faut le tems... mais
 nos conjurés?... quel obstacle les a re-
 tardés?... auraient-ils été découverts...
 au moment du succès?... car une fois le
 prince en notre pouvoir, il aurait, pour
 sauver sa vie, consenti à abdiquer; alors
 tout était prêt pour proclamer le duc de
 Bourgogne, et ma fortune était assurée...
 Le mal est de ne pas avoir agi plutôt,
 mais il fallait de l'argent, de l'or, pour
 soulever le peuple et gagner les soldats...
 et de l'or, où en trouver?... ce n'est pas
 moi qui en jeterai dans une conspiration...
 moi qui ne conspire que pour en avoir.
 (Regardant par l'embrasure à gauche.)
 On ouvre la poterne... autant que l'on peut

distinguer du haut de cette tour... il me
 semble connaître le taille et la tournure de
 messire Gautier... dont, ce matin, je n'ai
 pas eu de peine à exciter la jalousie... il a
 laissé au bas de l'escalier... un... deux...
 trois... quatre hommes qui sont venus avec
 lui... qui sont ceux-là?... je n'en sais rien!
 En tout cas, et quand même nos premiers
 projets ne pourraient réussir... quand mes
 compagnons me manqueraient de parole,
 j'aurai toujours dans messire Gautier un
 bras pour frapper... le voici.

SCENE II.

GILBERT, GAUTIER.

GILBERT. Sois le bien-venu, mon brave!
 GAUTIER, ayant l'air essoufflé. J'ai cru
 que je n'atteindrais jamais le sommet de
 cette tourelle... deux cents marches au
 moins...

GILBERT. Tu les as cependant franchies
 en une minute.

GAUTIER. C'est tout naturel... quand on
 est inquiet et jaloux... Vous m'avez dit
 en quittant notre boutique: Si tu tiens à
 l'honneur de ta belle, trouve-toi ce soir
 au château de Lisvard... et depuis ce mo-
 ment... je ne peux plus rester en place...
 je suis venu jusqu'ici toujours courant.

GILBERT. Tu n'es pas venu seul, à ce
 qu'il me paraît?

GAUTIER. Non, j'ai pris avec moi des
 amis qui demeurent dans notre rue... et
 que mamzelle Marguerite connaît bien...
 car ils lui sont dévoués et se mettraient au
 feu pour elle... c'est Dik, le tailleur, et les
 trois frères Pettersen... des garçons armu-
 riers qui sont solides...

GILBERT. C'est bien... mais pourquoi
 ces précautions?

GAUTIER. Vous m'avez dit que des dan-
 gers menaçaient M^{lle} Marguerite... qu'il y

allait de son honneur... c'est comme qui
 dirait du mign, voyez-vous... puisque je
 veux l'épouser!... et alors je suis venu en
 forces... parce qu'à présent je me défie de
 tout le monde...

GILBERT. Excepté de moi...

GAUTIER. De vous comme des autres...
 car vous vouliez aussi enlever Marguerite,
 soi-disant par l'ordre du prince... ce qui
 était faux!

GILBERT. Ce qui était vrai!... mais de-
 vant lui... en sa présence... je ne pouvais
 le démentir, c'eût été me perdre.

GAUTIER. Qu'est-ce que vous me dites là?

GILBERT. L'exacte vérité... ce n'est pas
 moi, c'est le prince qui a toujours eu sur
 ta prétendue de mauvais desseins qu'il vient
 enfin d'exécuter...

GAUTIER. Ce n'est pas possible... puis-
 qu'il vient lui-même de la placer ici dans
 ce château, sous la protection et la sauve-
 garde de la duchesse de Brabant, sa res-
 pectable tante...

GILBERT. Et si c'était un piège, pour
 s'assurer de Marguerite?...

GAUTIER. Si j'en avais la preuve...

GILBERT. Que ferais-tu?

GAUTIER. Je le tuerais...

GILBERT, vivement et lui prenant la main.
 C'est bien...

GAUTIER. Si je pouvais... et sans danger,
 s'entend...

GILBERT. De ce côté-là, sois tranquille...
 mais je ne pas voulu qu'un brave garçon
 tel que toi fût trompé sans le savoir...

GAUTIER. Je vous remercie bien... mais
 je ne puis croire encore que notre prince
 ait des idées pareilles...

GILBERT. Tais-toi!... tais-toi! (Regardant
 par l'embrasure à droite.) Ne vois-tu pas
 de ce côté, aux pieds du rempart et dans
 ces fossés que baigne l'Escaut... un homme
 qui aborde dans une barque?... regarde
 bien...

GAUTIER
 qui l'enve
 c'est le p
 GILBERT
 GAUTIER
 rite...
 GILBERT
 je te dira
 maîtresse
 GAUTIER
 voudrais
 cette trah
 GILBERT
 GAUTIER
 (Ici comm
 GILBERT
 Eh! viens

LE PRINCE
 et

Majestueux
 Vous, qui
 Dans vos m
 Aux regards

O ma
 Prête
 Votre
 Et vo
 Vos p
 Vos d
 Bonne v
 Protège

Pour
 D'aut
 Empr
 Moi,
 D'un
 Je va

O ma
 Prête
 Et vo
 Et vo
 Vos p
 Vos d
 Bonne v
 Protège
 Mais sous e
 Va battre un
 Aussi
 Lui

Tre
 L'an
 C'es
 Un
 Il a
 Que
 Et
 Et
 Mais d'o
 Et plein

Voilà!
 Et l
 Va
 Dés

LE
 LE PRINCE
 vous tardez

GAUTIER. Eh! oui... malgré le manteau qui l'enveloppe, et quoiqu'il soit déguisé, c'est le prince.

GILBERT, à part. Quel bonheur!

GAUTIER. C'est fait de moi... et Marguerite...

GILBERT. Du silence!... viens avec moi... je te dirai ce qu'il faut faire pour sauver ta maîtresse et pour seconder nos projets...

GAUTIER. Oui, monseigneur... mais je voudrais pourtant avoir des preuves de cette trahison...

GILBERT. Je te les donnerai après...

GAUTIER. J'aimerais mieux avant.

(Ici commence la ritournelle du morceau suivant.)

GILBERT, l'entraînant par la porte à droite. Eh! viens, te dis-je!... c'est lui!

SCENE III.

LE PRINCE, entrant par la porte du fond et regardant autour de lui.

RECITATIF.

Majestueux remparts, imposante tourelle,
Vous, qui de mes yeux attestez la grandeur,
Dans vos murs ténébreux, asile de ma belle,
Aux regards indiscrets cachez bien mon bonheur!

AIR.

O ma noble grand'tante,
Prêtez-moi quelque tems
Votre voix chevrotante,
Et vos pas chancelans,
Vos principes rigides,
Vos cheveux blancs, vos rides!...
Bonne vieille! à vous j'ai recours,
Protégez mes jeunes amours!

Pour charmer leur maîtresse,
D'autres, de la jeunesse
Empruntent les attraits!
Moi, pour séduire et plaire,
D'un front sexagénaire
Je vais prendre les traits!

O ma noble grand'tante,
Prêtez-moi quelque tems
Et votre voix tremblante,
Et vos pas chancelans,
Vos principes rigides,
Vos cheveux blancs, vos rides!...
Bonne vieille, à vous j'ai recours,
Protégez mes jeunes amours!

Mais sous ces vêtements, si riches et si vieux!
Va battre un cœur qu'amour embrase de ses feux,
Aussi je n'irai pas
Lui dire, hélas!

(Imitant le ton d'une vieille femme.)

Tremblez, fillette,
L'amour vous guette,
C'est un trompeur,
Un suborneur!
Il n'est si tendre
Que pour surprendre
Et votre cœur
Et votre honneur!

Mais d'elle je m'approcherai,
Et plein d'amour je lui dirai:

(Vivement et avec chaleur.)

Le printemps
N'a qu'un tems;
Cette rose,
Frache éclosée,
Va languir
Et mourir,
Si l'on n'ose
La cueillir!
Nos beaux jours
Sont si courts,
Fille sage,
Au passage
Doit saisir
Le plaisir
Où, volage,
Va s'enfuir!

Voilà!... voilà ce que je vais lui dire,
Et l'amour qui m'inspire
Va de son jeune cœur
Désarmer la rigueur!

(Il sort par la porte à gauche.)

SCENE IV.

LE PRINCE, GILBERT.

LE PRINCE. Attendez donc, messire Gilbert, vous tardez bien à venir présenter vos

hommages à la dame châtelaine, à la duchesse de Brabant!...

GILBERT. Je m'occupais d'exécuter ses ordres...

LE PRINCE. Cela vaut mieux! Où sont les robes de tour et la coiffure que je vous ai commandées?

GILBERT, montrant la porte à gauche. Là, dans votre chambre à coucher.

LE PRINCE. C'est bien!

GILBERT. Est-ce que votre altesse est venue seule sur cette barque?

LE PRINCE. Non, vraiment, le comte de Bruges et le rigide Saint-Pol avaient voulu m'accompagner; ils ne m'ont parlé pendant toute la traversée que de machinations et de complots tramés contre moi... ils avaient même donné l'ordre de fermer, après mon départ, les portes de la ville...

GILBERT, à part. Grand Dieu!

LE PRINCE. Et d'autres précautions encore... c'était à périr d'ennui... aussi, en arrivant, je les ai renvoyés...

GILBERT. A la bonne heure!

LE PRINCE. Je ne veux ici que des amis, et comme ils insistaient, comme ils ne voulaient pas me quitter, j'ai été obligé, pour m'en débarrasser, de les charger d'un message honorable et important...

GILBERT. Et lequel?

LE PRINCE. D'aller complimenter de ma part le connétable de Clisson qui s'avance.

GILBERT, à part. O ciel!... (Au prince.) Ce n'est sans doute qu'une avant-garde... un détachement peu nombreux... car il est impossible que son armée ait fait une pareille diligence...

LE PRINCE. Est-ce que je sais? te voilà presque aussi ennuyé que les autres...

Parle-moi de ma future conquête... de ma gentille Marguerite... m'a-t-elle précédé en ces lieux?...

GILBERT. Elle vient d'arriver.

LE PRINCE. Et tu ne me le dis pas!

GILBERT. Conduite par maître Vanderblas, qui a voulu l'escorter jusqu'ici, elle est là qui attend l'honneur d'être présentée à la duchesse douairière...

LE PRINCE, vivement. Amène-la donc vite... qu'elle paraisse...

GILBERT. Et votre toilette?...

LE PRINCE. C'est juste!... ce ne sera pas long... Reçois ici ma demoiselle d'honneur... sois sage et respectueux, Gilbert!... si tu ne veux encourir la colère de ton prince... et surtout de la duchesse!

SCENE V.

GILBERT, VANDERBLAS, MARGUERITE.

GILBERT. Et les autres qui ne viennent point... je n'y conçois rien... à moins que cet ordre de fermer les portes de la ville...

VANDERBLAS, entrant avec Marguerite à qui il donne le bras. Suis-moi... et n'aie pas peur!

MARGUERITE, regardant autour d'elle. Que cette tour est vieille et belle!...

VANDERBLAS. Dam!... la duchesse de Brabant ne peut habiter qu'un séjour digne d'elle... sous tous les rapports...

MARGUERITE. Et je ne sais... en entrant dans cet antique château, quel mouvement d'effroi j'ai éprouvé...

GILBERT, à part. Un pressentiment, peut-être...

VANDERBLAS. Il est de fait que ce n'est pas gai...

MARGUERITE, s'approchant de l'embrasure à droite. Si, vraiment... car d'ici l'on

découvre toute la campagne... les bords du fleuve, et même de loin les remparts de Gand.

GILBERT, courant à elle et la retenant. Prenez garde!... prenez garde, mon enfant... cette tour est élevée de plus de deux cents pieds... et par cette embrasure on pourrait se précipiter...

VANDERBLAS, regardant. Je crois bien... pas même de garde-fou... et l'Escaut au pied de la tour... rien qu'à regarder, cela donne des vertiges...

MARGUERITE. N'avez-vous pas peur?...

GILBERT. Je vois que vous êtes plus brave...

VANDERBLAS. Ça n'est pas étonnant... la fille d'un militaire... d'un officier...

GILBERT. C'est ce qu'on nous a dit... raison de plus pour qu'aujourd'hui la duchesse... ou plutôt le prince acquitte les dettes de son père.

MARGUERITE. Vous avez bien raison.

VANDERBLAS. Il est de fait que c'est un grand prince!... un prince qui mérite bien l'amour de ses sujets... surtout depuis que j'ai la certitude d'être admis dans le nouvel emprunt, j'ai senti redoubler pour son altesse le dévouement que j'ai toujours professé pour son auguste famille!

GILBERT. Que dit-il?...

VANDERBLAS. Oui, monseigneur... je suis à lui corps et âme... J'ai quitté pour lui ma maison et ma boutique que j'ai laissées à la garde de ma femme et de Gautier... prêt à sacrifier pour mon prince ma famille, ma personne et mon avoir...

GILBERT. C'est bien! (A demi-voix.) C'est pour Marguerite que vous dites cela?

VANDERBLAS. Oui, monseigneur... je le dis pour Marguerite et pour vous... car puisque vous voilà, je ne suis pas fâché de vous parler de nos projets. J'ai vu les autres...

GILBERT, voulant le faire taire. Imprudent!...

VANDERBLAS, d'un air malin. Van-Berg et Van-Grip, deux marchands, mes confrères et comme moi syndics du commerce, qui disaient entre eux à voix basse: Ce soir, au château de Lisvard! et j'ai deviné sans peine que c'était pour notre grande affaire... pour l'emprunt...

GILBERT, vivement. Que dites-vous?

VANDERBLAS. Et pour ma part... je suis prêt... j'ai les fonds.

GILBERT, vivement. En vérité!... vous avez donc de l'or, messire Vanderblas?

VANDERBLAS, avec orgueil. Je crois, sans me vanter, que j'en trouverais aisément sur ma signature.

GILBERT. J'entends bien... mais ce qu'il nous faudrait avant tout... c'est de l'argent comptant.

VANDERBLAS, souriant. N'est-ce que cela? j'ai chez moi... dans la chambre de ma femme... dans un bahut fermant à trois serrures, un coffret à clous dorés qui renferme dix mille nobles à la rose...

GILBERT. Ah!... mon ami... mon cher ami! (lui secouant la main.) Je ne sais pas si nous nous entendons!...

VANDERBLAS. Je crois que si...

GILBERT, le regardant bien en face. Je crois que non... mais c'est égal! si jusqu'ici vous n'étiez pas des nôtres... vous êtes digne d'en être...

VANDERBLAS, avec complaisance. N'est-il pas vrai?

GILBERT. Et désormais vous ne nous quitterez plus...

MARGUERITE. J'entends du bruit.

GILBERT. Silence!... c'est la duchesse.

SCENE VI.

GILBERT va au-devant du prince, et lui offre respectueusement la main; LE PRINCE sortant de la porte à gauche, habillé en dame de la cour, costume flamand de 1383, VANDERBLAS, MARGUERITE.

QUATUOR.

GILBERT, regardant le prince.
Des traits d'une belle
Son cœur est enchanté,
Et va gaiement pour elle
Perdre sa liberté!

LE PRINCE, regardant Marguerite.
Quelle grâce nouvelle!
Et qu'elle a de beauté!
D'espérance, auprès d'elle,
Mon cœur est agité!

MARGUERITE et VANDERBLAS, regardant le prince.
Que sa démarche est belle,
Et que de majesté!
De respect, auprès d'elle,
Mon cœur est agité!

LE PRINCE, à Marguerite.
Approchez-vous, mon enfant.
MARGUERITE, hésitant.

Ah! je tremble!

VANDERBLAS, la faisant passer.
Approche donc!

(Regardant le prince.)

Ah! mon Dieu!

LE PRINCE.
Qu'avez-vous?

VANDERBLAS.
Ah! combien son altesse ressemble
A son auguste neveu!

LE PRINCE.
C'est tout simple.

VANDERBLAS, s'inclinant.
C'est vrai, je m'en étonne peu.

ENSEMBLE.

GILBERT.
Des traits d'une belle, etc.

LE PRINCE.
Quelle grâce nouvelle, etc.

MARGUERITE et VANDERBLAS.
Que sa démarche est belle, etc.

LE PRINCE, à Marguerite.
A ne plus me quitter vous êtes destinée,
C'est le désir du prince!

MARGUERITE.
Et moi c'est mon bonheur!
Et je viens à vos pieds, humblement prosternée...

LE PRINCE, la relevant.
A mes pieds... non, vraiment!... mais là... contre
mon cœur!...

Par faveur spéciale il faut que je l'embrasse!

MARGUERITE.
Je n'oserai jamais!

VANDERBLAS, la poussant.
On te fait cette grâce!

Va donc!

GILBERT, regardant le prince qui embrasse Marguerite.

Morbleu, j'enrage!

VANDERBLAS.

Ah! grand Dieu! quel honneur!

LE PRINCE, à Gilbert, lui montrant Marguerite.
Gilbert, nous entendons que son appartement
Soit ce soir près du nôtre!...

GILBERT, à part.

Il songe à tout, vraiment!

LE PRINCE.
Et maintenant laissez-nous!

VANDERBLAS, s'inclinant.

Oui, princesse!

GILBERT, à part.

Allons armer la fureur vengeresse
De maître Gautier qui m'attend!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Oui, dans mon cœur,
Nouvelle ardeur
S'allume aux feux
De ses beaux yeux.

De mon projet
Rien ne saurait
La préserver,
Ni la sauver.

GILBERT.

Flamme brûlante,
Qui le tourmente,
Croît et s'aggrave
Par tant d'attraits!

Sans plus attendre,
Sans se défendre,
Il va se prendre
En nos filets!

MARGUERITE, regardant la duchesse.

Oui, dans mon cœur
Plus de frayeur;

Un sort heureux
Comble mes vœux.

D'un noir projet
Sa main saurait

Me préserver,
Et me sauver.

(Gilbert et Vanderblas sortent par la porte à droite.)

SCENE VII.

LE PRINCE est assis dans un grand fauteuil, MARGUERITE est debout devant lui.

LE PRINCE. Enfin, mon enfant, nous voilà seuls.

MARGUERITE. Que veut de moi madame la duchesse?

LE PRINCE. D'abord, ferme ces portes... pour que l'on ne vienne point nous troubler... Apporte-m'en les clés. (Marguerite, après avoir fermé les trois portes, en présente les clés au prince.) C'est bien... maintenant assieds-toi sur ce tabouret, près de moi... plus près encore...

MARGUERITE. Madame la duchesse est trop bonne.

LE PRINCE. Non pas... c'est à moi que cela fait plaisir... car à ta première vue, Marguerite, je t'ai prise en affection.

MARGUERITE. Oh! madame, comment reconnaître tant de bontés...

LE PRINCE, jouant avec les boucles de cheveux de Marguerite. Comment les reconnaître? eh! mais d'abord par ta franchise, dût-elle me blesser... je la veux pleine et entière, me le promets-tu?

MARGUERITE. Je vous le promets comme à ma souveraine!...

LE PRINCE. Eh bien! d'abord que penses-tu de mon neveu?

MARGUERITE. Je ne dois en penser que du bien... c'est mon protecteur et mon bienfaiteur...

LE PRINCE. C'est-à-dire... que s'il n'était pas ton bienfaiteur, tu lui reprocherai peut-être, comme tout le monde, sa légèreté, son extravagance...

MARGUERITE. Moi, madame?...

LE PRINCE. Moi-même... je la lui ai reprochée plus d'une fois... Plus d'une fois, il a pris la résolution de ne plus écouter ses favoris... de gouverner par lui-même...

MARGUERITE. C'était bien!...

LE PRINCE. Mais d'autres idées... des idées de jeunesse et d'amour... Et toi qui parles, Marguerite... il te sied mal de blâmer des folies dont tu es la cause première...

MARGUERITE. Moi, madame?

LE PRINCE. Oui... il a confiance en moi, il m'a tout raconté, il m'en a presque attendrie... tant il était malheureux depuis le jour où, pour la première fois... inconnu et déguisé... il a eu le bonheur de te défendre... de passer auprès de toi une soirée entière... et puisque tu m'as promis de la franchise... dis-moi si son respect et ses soins ne t'avaient pas touchée...

MARGUERITE. Si, madame.

LE PRINCE. Tu as donc pensé à lui?

MARGUERITE. Tous les jours... tant que je l'ai cru mon égal...

LE PRINCE. Ah!

MARGUERITE. Mais quand j'ai cru qu'il voulait me tromper et me séduire... mon amour s'est changé en mépris.

LE PRINCE, à part. O ciel!

MARGUERITE. Pardon, madame, d'un tel excès de sincérité...

LE PRINCE. Et maintenant, mon enfant, quel sentiment est resté dans votre cœur?

MARGUERITE. Le remords de l'avoir mal jugé! car lorsque j'y pense, je ne comprends pas encore comment j'ai pu le soupçonner... oui, c'était indigne à moi d'accuser d'une aussi lâche trahison... un cœur si noble et si généreux. (se tournant vers le crucifix.) Pardonnez-le moi, ô mon Dieu, car vous qui lisez dans mon cœur, vous savez qu'à présent je le révère, je le respecte, et je donnerais mes jours pour lui... (Elle se retourne, et voit le prince qui vient d'ôter sa coiffe et de jeter sa grande robe; elle pousse un cri.) Ah!

DUO.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

O trahison! ô perfidie!

Qui de mes sermens me délie;

Fuyez, fuyez, retirez-vous!

Du ciel redoutez le courroux!

LE PRINCE.

C'est moi qui t'adore et supplie,

Pardonne, ô maîtresse chérie!

De tes yeux brillants et si doux

Modère un instant le courroux!

MARGUERITE.

Vous, prince tout puissant!... vous chez qui l'honneur brille,

De ruses vous armer contre une pauvre fille!...

LE PRINCE.

Que j'adore et qui veut me faire!

(Voyant Marguerite qui court à la porte du fond.)

Tu l'essais en vain!... tu ne peux plus sortir!

MARGUERITE.

O ciel!

LE PRINCE.

Te voilà sous ma garde!

Nul ne peut te défendre, et nul ne nous entend!

MARGUERITE.

Excepté Dieu qui vous regarde,

Et qui vous juge en ce moment.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

O trahison! ô perfidie!

Qui de mes sermens me délie!

Fuyez, fuyez, retirez-vous!

Du ciel redoutez le courroux!

LE PRINCE.

C'est moi, c'est moi qui te supplie,

Sois à moi, maîtresse chérie!

Oui, pour un moment aussi doux,

Du ciel je brave le courroux.

(Il s'avance vers Marguerite qui s'élançe vers l'embrasure à droite.)

MARGUERITE.

Arrêtez! ou du haut de l'abîme

Je m'élance à l'instant, si vous faites un pas!

LE PRINCE, s'arrêtant frappé d'effroi.

Grands Dieux!

MARGUERITE, touchant de la main l'embrasure.

Ah! je ne vous crains pas!

Je suis sûre à présent de mourir!

LE PRINCE.

D'un tel crime

Tu me juges capable!

(Il fait un pas vers elle; Marguerite passe à moitié le corps dans l'embrasure, le prince effrayé reste immobile.)

Ah! je n'avance pas!

Ain.

Devant toi, Marguerite,

N'osant lever les yeux,

Ton prince sollicite

Un pardon généreux!

Oui, du dieu qui t'inspire

Désarme le courroux;

Je t'honore et t'admire,

Et suis à tes genoux!

Le remords vient d'éteindre

Une coupable ardeur,

Tu n'as plus rien à craindre,

J'en jure par l'honneur!

Devant toi, Marguerite,

N'osant lever les yeux,

Ton prince sollicite

Un pardon généreux!

Oui, du dieu qui t'inspire

Désarme le courroux!

Je t'honore et t'admire,

Et tombe à tes genoux!

(Il se met à genoux, et Marguerite, qui pendant cet air s'est peu à peu éloignée de l'embrasure de la tour, se trouve près de lui dans ce moment et lui tend la main.)

Re
Ma
Et
Dé
A
Le
Le
Qu
A
II
Un
Et
II
Et
A
LE PR
Deviens lib
Et quels qu
Je t'offre d
Que tu peus
MARG
Et
Qu
LE
Oul
Et
Sa
A
Le
Mé
Qu
A
Foye
Deme
II
Un
Et
II
Et
A
Oul
Rest
(Le prince s
MARGUE
MARGUE
remercie!
hair! (Or
Qu'est-ce
ouvrir.) V
GAUTIER
zelle; moi
que vous
teur... Je
robe de la
grande fo
MARGUE
fendre?...
GAUTIER
MARGUE
penses-tu
GAUTIER
Vous pren
MARGUE
plus noble
GAUTIER
MARGUE
GAUTIER
l'aimez...
d'intellig
vera pas,
MARGUE
lui... c'est
courir à
aux jours
où il est
GAUTIER
tous arrive
MARGUE
GAUTIER
des nôtres

MARGUERITE.

Relevez-vous, monseigneur,
Marguerite vous pardonne,
Et sans crainte s'abandonne
Désormais à votre honneur!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Sa vertu, qui m'enflamme,
A fait naître en mon ame
Le repentir vengeur!
Méritons son estime,
Que mon cœur se ranime
A la voix de l'honneur!

MARGUERITE.

Il bannit de son ame
Une coupable flamme,
Et dans son noble cœur
Il déteste son crime,
Et soudain se ranime
A la voix de l'honneur!

LE PRINCE, lui remettant une des clés.

Deviens libre!... pour toi ces portes vont s'ouvrir!
Et quels que soient tes vœux, prompt à les satis-
faire,

Je t'offre dès ce jour une amitié de frère,
Que tu peux désormais accepter sans rougir!

MARGUERITE, s'élançant les genoux.

Et maintenant c'est moi

Qui vous bénis et vous honore!

LE PRINCE, détournant la tête.

Où, plus que jamais je t'adore,

Et je renonce à toi!

Va-t'en! va-t'en!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Sa vertu, qui m'enflamme,

A fait naître en mon ame

Le repentir vengeur;

Méritons son estime,

Que mon cœur se ranime

A la voix de l'honneur!

Fuyons, fuyons, pour que mon cœur

Demeure fidèle à l'honneur!

MARGUERITE.

Il bannit de son ame

Une coupable flamme,

Et dans son noble cœur

Il déteste son crime,

Et soudain se ranime

A la voix de l'honneur!

Où, désormais son noble cœur

Restera fidèle à l'honneur!

(Le prince s'élance par la porte à gauche, du fond,
qu'il ouvre, et disparaît.)

SCENE VIII.

MARGUERITE seule, puis GAUTIER.

MARGUERITE. O mon Dieu, que je te
remercie!... je ne sera point forcée de le
haïr! (On frappe à la porte du fond.)

Qu'est-ce donc?... qui vient là? (Elle va
ouvrir.) Vous, Gautier, vous dans ces lieux!

GAUTIER, pâle et tremblant. Oui, mam-
zelle; moi, Gautier, qui viens d'apprendre
que vous étiez ici enfermée avec un séduc-
teur... Je sais tout, sa ruse (montrant la
robe de la duchesse qui est restée sur le
grande fauteuil) et ce déguisement...

MARGUERITE. Et tu venais pour me dé-
fendre?...

GAUTIER. Pour le tuer!...

MARGUERITE. Tuer ton prince!... Y
penses-tu?

GAUTIER. Que viens-je d'entendre?...

Vous prenez son parti?...

MARGUERITE. Oui, parce que c'est le
plus noble et le plus généreux des hommes.

GAUTIER. Lui!

MARGUERITE. Je te le jure!...

GAUTIER. Vous dites cela parce que vous
l'aimez... parce que vous êtes maintenant
d'intelligence avec lui; mais ça ne le sau-
vera pas, je le tuerai!

MARGUERITE. Gautier, ce n'est pas pour
lui... c'est pour toi que je parle. Veux-tu
courir à une perte certaine? ... attenter
aux jours de ton maître... dans ce château
où il est environné de ses serviteurs!...

GAUTIER. Dites de ses ennemis... ils vont
tous arriver...

MARGUERITE. Qui donc?

GAUTIER. Les chaperons blancs... un
des nôtres est accouru en avant pour nous

l'apprendre... dans un instant, ils seront
maîtres du château... Oui, mademoiselle,
oui, diussiez-vous en mourir de chagrin...
ils ont juré de s'emparer du prince, de le
faire abdiquer, ou de le tuer... ils ne
savent pas encore au juste; mais, dans ce
cas-là... c'est moi qu'ils en ont chargé...

MARGUERITE, toute tremblante. Oh! ce
n'est pas possible... et loin de te ranger
parmi ses ennemis, tu le défendras... tu
m'aideras à le défendre! Ecoute, Gautier,
ma main est à toi... je te la donne, je
t'épouse, si tu sauves ses jours!...

GAUTIER. Ah! comme vous avez peur!...
vous voyez bien que vous l'aimez, que
vous tremblez pour lui... et maintenant sa
mort est certaine...

MARGUERITE. Non, grâce au ciel!... car
je cours le prévenir, l'avertir du danger...

GAUTIER, la retenant. Vous n'irez pas!

MARGUERITE, apercevant Vanderblas qui
entre. Ah! notre maître... c'est le ciel qui
l'envoie! Venez, venez vite...

VANDERBLAS, apercevant Gautier. Gau-
tier!... moi qui le croyais à ma boutique...

voilà une maison bien gardée... Que venez-
vous faire ici?

MARGUERITE. Il vient pour tuer le prince...

VANDERBLAS. Lui!... mon apprenti!...

Qu'est-ce que c'est, monsieur... qu'est-ce
que c'est que ces manières-là? je vous
chasse... je vous renvoie de chez moi! Me
compromettre à ce point... moi dont on
connaît toujours le zèle et le dévouement
pour la maison régnante... Je vais le dé-
noncer à messire Gilbert et le faire arrêter.

MARGUERITE. A la bonne heure!...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GILBERT.

GILBERT, parlant à la cantonnade. Qu'on
baisse le pont-levis... dès qu'ils se présen-
teront et qu'un son de cor nous prévienne
de leur arrivée. Ah! mon fidèle Vanderblas,
vous voilà!...

VANDERBLAS. Oui, monseigneur, je voulais
vous prévenir...

GILBERT. Je le sais...

VANDERBLAS. Que le prince...

GILBERT. Il est à nous... il ne peut nous
échapper...

VANDERBLAS. Est-il possible?...

GILBERT, à Vanderblas. Oui, mainte-
nant la fortune est assurée; car nos projets
vont réussir...

MARGUERITE. Vos projets!... il en était
done?

GILBERT. Lui!... c'est un de nos chefs...

MARGUERITE. Qu'est-ce que j'entends là?...

VANDERBLAS, à Marguerite. Moi!... du
tout... car je ne sais rien; on ne m'a pas
expliqué le projet...

GILBERT. A quoi bon? aurais-tu peur au
moment du succès? Il ne s'agit plus de
reculer, car il y va pour toi d'être vain-
queur ou pendu!

VANDERBLAS, tremblant. Pendu!... cer-
tainement, s'il ne s'agit que de choisir...

(A part.) Où me suis-je fourré? bon Dieu!

GILBERT. Quant à toi, Marguerite, tu
seras satisfaite... encore un instant, et nous
aurons puni ton ravisseur...

MARGUERITE, à part avec effroi. O ciel!

GILBERT. Et tu seras vengée de ses ou-
trages...

GAUTIER, à Marguerite avec fureur. Ses
outrages! vous voyez bien, et vous voulez
m'empêcher de frapper...

MARGUERITE, avec fierté. Ai-je besoin de
ton bras?... (Regardant Gilbert). Croit-
il donc le mien incapable de servir un ami
ou de punir un traître?...

GILBERT, lui frappant sur l'épaule. Bien
Marguerite, c'est parler en héroïne, et
nous comptons sur toi... (Montrant Van-
derblas). Ton courage lui donnera du
cœur!

VANDERBLAS, bas à Marguerite. Et toi
aussi, Marguerite?...

MARGUERITE, à demi-voix. Silence...
ne m'avez-vous pas comprise?

VANDERBLAS. Pas le moins du monde!

(A part.) Si quelqu'un pouvait m'apprendre
ce que je suis venu faire ici, et où nous
sommes dans ce moment... (S'approchant
de Marguerite.) Je n'ai plus qu'un espoir...

MARGUERITE, vivement. Lequel?

VANDERBLAS. C'est dans la duchesse de
Brabant!

(Marguerite fait un mouvement d'impatience.)
GILBERT, qui pendant ce temps a remonté
le théâtre, redescend près d'eux. C'est le
prince!... pas un mot!... il n'est pas en-
core temps d'agir.

SCENE X.

MARGUERITE, VANDERBLAS, LE
PRINCE, GAUTIER, GILBERT, entrant
par la porte à droite avec BERGHEN
et un autre seigneur.

FINAL.

LE PRINCE, à Berghen et à l'autre seigneur.
Pour célébrer ici ma nouvelle victoire,
Mon fidèle Gilbert vous invita tous deux?

BERGHEN, GILBERT et L'AUTRE SEIGNEUR.
Oui, monseigneur, gaiement nous venons boire
A vos triomphes amoureux!

LE PRINCE.

Eh bien! vous vous trompez, il est une autre gloire
Qui m'est chère!

GILBERT.

Et laquelle?

LE PRINCE, souriant.

Ah! tu n'y pourrais croire!

Soupons d'abord.

(En ce moment on apporte une table servie.)
Vous connaîtrez demain

(Montrant Marguerite.)
Le sort que je lui garde... et quel est mon dessein;

Mais ce soir, mes amis, à table!

Et vive le bon vin!

A ce banquet aimable

Buvons jusqu'à demain!

GILBERT, regardant le prince qui ôte son épée.

De ces vins enivrants la volupté suprême

Le livre sans défense à notre bras vengeur!

LE PRINCE, à part.

Je suis satisfait de moi-même...

Cela doit me porter bonheur!...

ENSEMBLE.

GILBERT, BERGHEN, GAUTIER, L'AUTRE SEIGNEUR.

L'ivresse de la table

Le livre entre nos mains;

Le destin favorable

Sourit à nos desseins!

MARGUERITE.

Ah! la terreur m'accable,

Hélas! je veux, en vain,

A leur trame coupable

Soustraire son destin!

LE PRINCE.

A table! à table! à table!

Et vive le bon vin!

A ce banquet aimable

Restons jusqu'à demain!

VANDERBLAS.

Mystère inexplicable!

Je suis entre leurs mains,

Et me voilà coupable,

Sans savoir leurs desseins!

LE PRINCE.

O vous, ma belle Marguerite,

Restez ici, je vous invite!

(A Vanderblas.)

Ainsi que votre maître!...

(A Gautier.)

Et vous, notre apprenti,

Qui fûtes mon confrère, asseyez-vous aussi!

VANDERBLAS, interdit et ne sachant s'il doit

accepter.

Je ne sais... si je dois!...

(Gilbert lui fait signe d'accepter.)

Nous asseoir... à la table...

Du prince!

LE PRINCE.

Pourquoi pas? Le prince le veut bien,

Et l'étiquette ici n'en saura rien!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

A table! à table! à table!
Et vive le bon vin!
A ce banquet aimable
Restons jusqu'à demain!
GILBERT, GAUTIER, BERGHEIN.
L'ivresse de la table
Le livre entre nos mains.
Le destin favorable
Sourit à nos desseins!

MARGUERITE.

Ah! la terreur m'accable,
Hélas! je veux, en vain,
A leur trame coupable
Soustraire son destin!

VANDERBLAS.

Ah! la terreur m'accable!
Innocent ou coupable,
J'ignore leurs desseins.

LE PRINCE, buvant et versant à tout le monde.
Près de vous, mes amis, tout semble me sourire!
Pour doubler le bonheur qu'en ces lieux je respire,
Marguerite, dis-nous quelque refrain joyeux!

MARGUERITE, tremblante.

Moi... monseigneur?... je n'ose... je ne peux!
LE PRINCE, à part et lui prenant la main.
Elle tremble, vraiment!

MARGUERITE, à part.

Pour lui, je meurs d'effroi!

LE PRINCE.

Eh bien! donc, je commence... amis, écoutez-moi.
Premier couplet.

Jusques à la naissante aurore,
Gaiement buvons
Ce bon vin dont le jus colore
Ces vieux flacons!
Eh! vive la folie!
Souvent, dans cette vie,
Le plus joyeux festin
N'a pas de lendemain!

Deuxième couplet.

Si la Parque, dont chacun tremble,
A moi s'offrait,
Je lui dirais: Trinquons ensemble,
Et je suis prêt!
Eh! vive la folie!
Souvent, dans cette vie,

Le plus joyeux festin

N'a pas de lendemain!

(On entend en dehors un son de cor prolongé.
Tout le monde se lève.)

GILBERT, montrant le prince.

Ce festin, en effet, est pour lui le dernier!

LE PRINCE.

Que dites-vous?

GILBERT.

Qu'êtes-vous prisonnier!

(Le prince s'élance sur son épée, dont Berghen s'est emparé. Les trois portes s'ouvrent, et paraissent les conjurés, vêtus de blanc, masqués et portant le chaperon blanc.)

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Ne permets pas qu'il succombe,
Mon Dieu, viens le préserver!
Que pour moi s'ouvre la tombe
Si je ne puis le sauver!

CHOEUR DES CONJURÉS.

Du pouvoir qu'enfin il tombe,
Lui qui croyait nous braver!
Où, que le tyran succombe!
Rien ne peut plus le sauver!

LE PRINCE.

Où, s'il faut que je succombe,
Si rien ne peut me sauver,
Prêt à descendre dans la tombe,
Je veux encore vous braver!

VANDERBLAS.

Dans le doute, hélas! je tombe,
Et je crois encore rêver!
Ah! de terreur je succombe!
Dieu! que va-t-il m'arriver?

LE PRINCE, regardant Gilbert et Berghen.
Vils courtisans! dont la bassesse insigne
Naguère encor embrassait mes genoux,
De régner je n'étais pas digne,
J'ai pu croire un instant de lâches tels que vous!

GILBERT, à Gautier et à Vanderblas, leur faisant signe d'entraîner le prince.
Emmenez-le!

VANDERBLAS, effrayé et hésitant.
Qui?... nous?...
GILBERT, bas, à Vanderblas.
Il y va de ta tête!

LE PRINCE, regardant Vanderblas qui s'approche de lui.

Vous aussi, Vanderblas?

VANDERBLAS, tremblant et regardant Gilbert.
Oui! oui!... je vous arrête.

LE PRINCE.
Que vous ai-je donc fait pour servir leur fureur?

VANDERBLAS, interdit.
Ce que vous m'avez fait?... à moi?... demandez-leur!

LE PRINCE.
Ainsi donc, en mon sort funeste,

Lorsque je comptais sur leur foi,
Il n'est pas d'ami qui me reste!
(Avec douleur.)

Non, pas un seul!...
MARGUERITE, qui, dans ce moment, est entre lui et Vanderblas, lui dit à demi-voix.

Excepté moi!
(Puis apercevant Gilbert qui s'avance, elle s'écrie vivement.)

Où, le tyran succombe,
Lui, qui croyait nous braver!

ENSEMBLE.
GILBERT, GAUTIER et LES CONJURÉS.

Du pouvoir qu'enfin il tombe,
Lui, qui croyait nous braver!
Où, que le tyran succombe!
Rien ne peut plus le sauver!

LE PRINCE.
Où, s'il faut que je succombe,

Si rien ne peut me sauver,
Prêt à descendre en la tombe,
Je veux encore vous braver!

MARGUERITE, à part.
Ne permets pas qu'il succombe,

Mon Dieu, viens le préserver!
Que pour moi s'ouvre la tombe
Si je ne puis le sauver!

VANDERBLAS.
Dans le doute, hélas! je tombe,

Et je crois encore rêver!
Ah! de terreur je succombe!
Dieu! que va-t-il m'arriver?

(Gilbert fait signe d'emmener le prince, qui, escorté de Gautier, de Vanderblas et de plusieurs chaperons, sort en regardant toujours Marguerite.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La vaste cour d'un château fort, entouré de tous les côtés de fossés pleins d'eau. A gauche du spectateur, une tourelle dont une porte donne sur les fossés et l'autre sur le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETTERSEN, GAUTIER, MARGUERITE, CHAPERONS.

(Petteresen, le mousquet sur l'épaule, c'est en faction devant cette porte. Au fond et derrière le large fossé baigné par l'Escaut, une haute muraille qui forme la derrière enceinte. A droite et dans la muraille, une poterne et un pont-levis qui est levé, et par lesquels on sort dans la campagne. En dehors, une colline qui domine la cour du château. A droite, sur le premier plan, Gautier et plusieurs chaperons blancs boivent ou jouent aux dés. Marguerite est près d'eux, mais de temps en temps regarde la porte de la prison qui est à gauche. Les mousquets des chaperons sont sur les râteliers au milieu du théâtre.)

GAUTIER.

Moi je connais une maitresse
Qui jamais ne me trahira!
Que sans crainte en mes bras je presse!
Cette belle maitresse-là,
Tra la, la, etc.
Tra la, la,

(Montrant une bouteille.)

La voilà.

Les amours n'ont que peu d'instans.
Mais on peut boire en tous les tems.
Vive le vin! (bis.)

C'est là mon seul refrain.

MARGUERITE s'avance au bord du théâtre et regardant la porte de la prison.

Ah.

Succombant à ses peines,
C'est là qu'il doit gémir!
Comment briser ses chaînes,
Comment le secourir?

GAUTIER.

Ma bouteille fraîche et vermeille
A tous les jours nouveaux appas;
A soi seul on a sa bouteille;
Et près d'une autre belle, hélas!
Tra la, la, etc.
Tra la, la, ce n'est plus ça,
Un verre passe en un instant,
L'amour encor plus promptement,
Vive le vin! (bis.)
C'est là mon seul refrain.

MARGUERITE.

Dans son destin funeste,
De tous il est trahi;
Mon amitié lui reste,
Et veillera sur lui.

GAUTIER et SES SOLDATS.

De cette bière qui mousse,
Mousse, mousse,
Versez, versez les flots légers!
Ah! combien la victoire est douce,
Surtout quand elle est sans dangers!

(Dans ce moment les chaperons présentent tous leurs verres que Gautier remplit.)

MARGUERITE, s'approchant d'eux. Vous êtes de bons camarades! vous ne pensez seulement pas à Pettersen qui est là depuis plus d'une heure en faction!

GAUTIER. Oui, Pettersen et ses frères... encore des amoureux à vous, voilà pourquoi vous les soignez!

MARGUERITE, prenant sur la table un verre et un pot de bière. Certainement!... vous êtes tous venus ici avec des idées de vengeance ou d'intérêt... mais Pettersen n'est venu que pour me défendre et me sauver.

GAUTIER, buvant. Comme moi!... c'est moi qui l'ai amené!

MARGUERITE. Excepté qu'il m'obéit... qu'il m'est dévoué... et toi, Gautier, tu as déjà trop d'ambition pour avoir longtemps de l'amour.

GAUTIER. L'un n'empêche pas l'autre... au contraire!

(Marguerite s'est approchée de Pettersen qui est à gauche en faction. Elle lui présente le verre et lui verse à boire pendant que Gautier et les chaperons se sont remis à jouer aux dés.)

MARGUERITE, à demi-voix. Eh bien! Pettersen, as-tu pensé à ce que je t'ai dit?

PETTERSEN. Oui, maitresse Marguerite, mais il n'y a pas moyen!

MARGUERITE. Tu n'as donc pas parlé à Dick et à tes frères?

PETTERSEN. Si, vraiment... Ils voudraient bien, ainsi que moi, tâcher de sauver le prince... parce que, comme vous disiez tantôt, la fidélité, les bons sentimens et une bonne récompense... ça fait toujours quelque chose quand on a de l'honneur...

(A demi-voix.) Mais c'est que, voyez-vous...

MARGUERITE. Quoi donc?

PETTERSEN, de même. J'ai peur!... et eux aussi! Des murailles si hautes... des fossés pleins d'eau... car nous sommes ici entourés par l'Escaut... et puis enfin... il faut tout dire, nous ne sommes que quatre de bonne volonté, et ils sont ici une trentaine de chaperons bien armés, qui nous tueraient sur-le-champ... et vous tout de même!

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

PETTERSEN.

MARGUERITE.

MARGUERITE, froidement. Où est Dick?
 PETTERSEN. Il boit!
 MARGUERITE. Ton frère aîné?
 PETTERSEN. Il dort!
 MARGUERITE. Ton autre frère?
 PETTERSEN. Là haut! en faction à la porte... comme moi devant cette prison.
 MARGUERITE. Allons, tout n'est pas désespéré... et l'on pourrait, peut-être, par eux...
 (On entend un roulement de tambour.)
 GAUTIER, se levant ainsi que ses compagnons. Voilà M. de Berghen.

SCENE II.

GAUTIER et LES CHAPERONS à droite, BERGHEN, VANDERBLAS, MARGUERITE, PETTERSEN, à gauche; PLUSIEURS CHAPERONS BLANCS ARMÉS.

BERGHEN. Tout est tranquille dans le château, et au dehors, rien ne nous menace. (Aux soldats qui le suivent, leur montrant Pettersen et le factionnaire qui est au fond du théâtre.) Il y a long-temps que ce brave camarade est sous les armes, qu'on le relève et qu'il aille se reposer!

MARGUERITE, à part. Oh! mon Dieu! plus d'espoir! (Haut.) Il n'y a donc pas moyen de voir monseigneur Gilbert?

BERGHEN. Pourquoi cela?

MARGUERITE. Je voulais lui demander quand je pourrais sortir de ce château... dans l'intérêt de maître Vanderblas, un de vos chefs... car enfin, il n'y a plus personne à sa boutique...

VANDERBLAS. C'est vrai... nous voilà tous ici!...

BERGHEN. N'avez-vous pas votre femme, M^{me} Vanderblas, qui veille à la sûreté de votre maison... et quant à vous, ma chère enfant, quelqu'en vie que nous ayons de vous être agréable, nul ne sortira de cette forteresse avant que nos projets n'aient reçu leur entière exécution...

GAUTIER. Eh! bien! qui vous empêche d'agir... et d'en finir?

BERGHEN. Tout bien, maître Gautier, il faut attendre l'ordre des chefs.

GAUTIER. Eh! qui sont-ils, ces chefs?

BERGHEN. On les nomme en ce moment.

GAUTIER. J'espère bien que j'en serai.

TOUS LES AUTRES. Et moi aussi!

GAUTIER. Nous en sommes tous... il ne faut pas croire que, parce que vous êtes grands seigneurs... d'abord ici... il n'y a plus de grands seigneurs... c'est au plus fort et au plus brave d'être le maître... et comme c'est moi qui dois frapper...

BERGHEN. Et qui veut vous enlever cet honneur? Messire Gilbert vous attend pour vous consulter et prendre votre avis.

GAUTIER. Nous y allons.

BERGHEN, à Vanderblas. Quant à vous, maître Vanderblas, il a aussi à vous parler, mais en particulier, et vous prie de l'attendre ici...

VANDERBLAS. Je l'attendrai.

BERGHEN, regardant Gautier et ses compagnons qui sortent. Ah! canailles que vous êtes!... que nous n'ayons plus besoin de vous, et nous verrons.

(Il sort avec Gautier et les chaperons.)

SCENE III.

VANDERBLAS, MARGUERITE.

VANDERBLAS, bas à Marguerite et d'un air tremblant. Marguerite... nous sommes ici dans un repaire affreux... dans un véritable coupe-gorge!

MARGUERITE. Je le sais bien!... vous avez vu le prince?

VANDERBLAS. C'est moi qui, tantôt, ai été obligé de le conduire dans la prison du château...

MARGUERITE, montrant la porte à gauche. Dans ce cachot humide et malsain! Pauvre jeune homme!... lui, habitué à son riche palais et à ses belles tentures de Flandre!

VANDERBLAS. Ça n'est plus ça! et ce n'est rien encore! il y a bien d'autres dangers...

MARGUERITE, vivement. Pour le prince?

VANDERBLAS. Non, pour moi!... et voilà, ma pauvre Marguerite, ce qui m'inquiète horriblement... Hier, j'ai eu l'imprudence d'avouer à messire Gilbert que j'avais des fonds considérables ou que, du moins, je pouvais toujours en trouver sur ma signature...

MARGUERITE. Je le sais... il n'y a pas grand mal!...

VANDERBLAS. Il y en a beaucoup. Il m'a dit ce matin: Il nous faut de l'argent!... vous êtes un des chefs de l'entreprise!... Moi, Marguerite, un des chefs... comment ça se fait-il?... je te le demande?

MARGUERITE. Vous le savez mieux que moi.

VANDERBLAS. Du tout... et voilà ce qui me ferait donner au diable!... enfin... il m'a répété: Nous avons besoin de cinquante mille piastres. J'ai refusé, comme de juste, mon désastre et ma ruine, et alors il s'est écrié: Vous êtes un traître!... mais je ne veux pas encore vous dénoncer à la vengeance de nos amis... je vous donne, pour réfléchir, une heure... et après cela... pendu!...

MARGUERITE. Eh! bien?

VANDERBLAS. Eh bien!... il y a trois quarts d'heure qu'il m'a dit cela, et tu juges si j'ai pendant ce temps rêvé aux moyens de me sauver!

MARGUERITE. Et le prince?

VANDERBLAS. Le prince!... c'est autre chose! j'ai trouvé un moyen...

MARGUERITE, vivement. De sauver le prince?

VANDERBLAS, avec impatience. Eh! non, de me sauver moi-même! Dans ces cas-là, on a déjà bien assez de songer à soi!... mais, pour réussir, il faut que je me confie à une personne honnête... dévouée enfin... et je ne vois que toi au monde.

MARGUERITE. Dam! si je le peux.

VANDERBLAS. Oui, tu peux me seconder et me servir... et tu le feras, Marguerite... car j'ai toujours été un bon maître... je t'ai toujours aimée... Non que je veuille te parler ici de l'amour que j'avais pour toi... j'ai trop peur... je n'y pense plus! je ne pense qu'à moi... et à ma fortune dont ils veulent s'emparer... Car tant qu'ils me tiendront ici, ils me feront signer tout ce qu'ils voudront... il faut donc à tout prix s'évader de cette forteresse... il faut en sortir mort ou vivant.

MARGUERITE. Vivant, c'est difficile!

VANDERBLAS. Aussi... j'ai choisi l'autre manière...

MARGUERITE. Vous voulez vous tuer...

VANDERBLAS. C'est bêtise... autant alors les laisser faire!... je veux seulement leur persuader que je n'existe plus afin qu'ils me laissent tranquille... et pour ça... j'ai là un de mes nouveaux philtres... un extrait de mandragore... qui, dans dix minutes, peut me donner l'aspect d'un homme mort depuis une heure!...

MARGUERITE. Je comprends... et si nous pouvions parvenir jusqu'au prince... si vous pouviez lui donner ce breuvage...

VANDERBLAS. Mais du tout... tu ne me comprends pas!... je le garde pour moi!...

MARGUERITE, à part avec impatience. O mon Dieu!...

VANDERBLAS. Il ne peut produire d'effet que pendant peu de temps, une demi-heure tout au plus. Je vais m'en servir; et toi, avant que je sorte de cet état de léthargie... toi, en fidèle servante... avec des pleurs et des sanglots... tu leur demanderas à emmener loin d'ici... à ramener chez lui les restes inanimés de ton bon maître... qui n'oubliera jamais cette preuve de dévouement. (Tirant un papier de sa poche.) Et qui s'est déjà occupé de le reconnaître... Lis toi-même...

MARGUERITE, hésitant et regardant toujours la porte à droite. Et si cela se découvre... il y va de mes jours... ils me tueront!...

VANDERBLAS, toujours tremblant. C'est une petite rente viagère que je t'assure...

MARGUERITE. O mon Dieu!... et le prince?

VANDERBLAS. Tais-toi, c'est mon farouche collègue.

SCENE IV.

GAUTIER, GILBERT, BERGHEN, VANDERBLAS, MARGUERITE, SOLDATS.

GILBERT. Puisque maintenant vous êtes un de nos chefs, messire Gautier, donnez ordre qu'on amène devant nous Louis de Male, notre ancien souverain.

(Gautier va parler à quelques soldats qui ouvrent la porte de la prison.)

GILBERT, s'approchant de Vanderblas. Avez-vous réfléchi à ma demande, messire Vanderblas?... ces cinquante mille piastres en valeurs sur Bruges et sur Lille... sont-elles prêtes?

VANDERBLAS, bas à Marguerite. Tu vois qu'il faut se hâter... (Haut à Gilbert.) Je vous atteste, messieurs et amis, qu'il me serait impossible de vous donner cette somme...

GILBERT. En espèces sonnantes... nous le savons. Car vous n'avez chez vous en or que dix mille nobles à la rose...

VANDERBLAS. Qui vous l'a dit?

GILBERT. Vous-même!...

VANDERBLAS. C'est vrai!... et si vous voulez me permettre de l'aller prendre chez moi...

GILBERT. C'est inutile... votre femme vient de nous les envoyer.

VANDERBLAS, avec désespoir. Ma femme!...

GILBERT. Je lui avais fait dire par un exprès que vous aviez à l'instant même besoin de cet or pour une spéculation magnifique... et vous n'avez qu'à signer les lettres de change nécessaires pour compléter la somme.

VANDERBLAS. Que ma main se dessèche avant de ratifier une pareille spoliation!...

GILBERT. Qu'entends-je? ô ciel!... vous, un de nos chefs... vous, que nous avons associé à nos desseins...

VANDERBLAS. Et qui vous le demandait?... tous. C'est un traître!...

GILBERT. Qu'on le plonge dans le même cachot que le prince dont il partagera le sort, à moins qu'il ne s'engage pour une somme de cent mille piastres!...

VANDERBLAS. Moi... plutôt mourir!...

(Il regarde avec intention Marguerite. Ici commence la ritournelle du morceau suivant.)

GILBERT, voyant Gautier qui sort avec quelques soldats. Le prince va venir... il faut l'amener à ce que nous désirons par la persuasion plutôt que par la violence...

éloignez-vous... toi, Marguerite, reste, tu me seconderas!

(En ce moment, et toujours sur la ritournelle du morceau suivant, paraît le prince. Gilbert fait signe à Gautier et à ses soldats de s'éloigner. D'autres soldats entraînent Vanderblas qui sort en faisant à Marguerite des signes d'intelligence.)

SCENE V.

GILBERT, LE PRINCE, MARGUERITE.

TRIO.

LE PRINCE, qui est entré en rêvant, lève les yeux et reconnaît Gilbert.

Quoi! ce traître Gilbert, après sa perfidie, Ose encore paraître à mes yeux!

GILBERT au prince et à demi-voix.

Silence!... ils voulaient tous vous arracher la vie!

Je vous ai défendu contre ces fureurs;

Marguerite pourra vous le dire!...

MARGUERITE, s'approchant de lui.

Où, seigneur!

(A voix basse.)

C'est un fourbe!... un imposteur!

GILBERT, après avoir regardé autour de lui.

Mais, voici, monseigneur, en m'exposant moi-même,

A quel prix seulement j'ai racheté vos jours!

Abdiquez à l'instant la puissance suprême,

Et vous vivrez!...

MARGUERITE, avec effroi.

O ciel!

LE PRINCE, froidement.

Merci de ton secours!

Renoncer au pouvoir qu'entre vos mains je livre,

Et sur un autre front moi-même l'affermir!...

En prince jusqu'ici si je n'ai pas su vivre,

En prince au moins je veux mourir!

MARGUERITE, à demi-voix.

C'est bien! c'est bien!

LE PRINCE.

En prince au moins je veux mourir,

ENSEMBLE.

GILBERT.

Dans le fond de mon âme

Je crains que cette trame

Ne puisse réussir!

Mais plus tard à ce piège

Peut-être le prendrai-je!

Laissons-le réfléchir!

LE PRINCE, à part.

Où, je le vois, l'infâme,

Dans le fond de son âme,

Veut encore me trahir!

Pour déjouer leur piège,

Un ange me protège,

Et m'apprend à mourir!

MARGUERITE.

Il médite en son âme

Une nouvelle trame

Comment l'en garantir?

Pour déjouer leur piège,

Que le ciel me protège,

Et vienne l'avertir!

GILBERT, au prince.

Signez!... ou mon appui pour vous devient stérile!

LE PRINCE.

Eh bien! vous commettrez un forfait inutile

Qui doit vous perdre tous!... car Clisson va venir,

Sinon pour me sauver, au moins pour vous punir.

GILBERT.

Vous comptez vainement sur les armes de France:

Clisson ne viendra pas!

MARGUERITE, à demi-voix.

On prétend qu'il s'avance!

GILBERT.

Et la ville de Gand et celle de Tournay

Se déclarent pour nous!

LE PRINCE, troublé.

O ciel!

MARGUERITE, à demi-voix.

Ce n'est pas vrai!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Où, je le vois, l'infâme,

Dans le fond de son âme,

Veut encore me trahir! etc.

MARGUERITE.

Il médite en son âme

Une nouvelle trame!

Comment l'en garantir? etc.

GILBERT.

Dans le fond de mon âme,

Je crains que cette trame

Ne puisse réussir! etc.

GILBERT, montrant au prince plusieurs chaperons blancs qui rentrent en ce moment.

Vous avez méprisé ce que j'ai fait pour vous! Rien ne peut maintenant vous soustraire à leurs coups!

(Il fait signe aux chaperons de veiller sur le prince, et sort avec Marguerite qu'il emmène.)

LE PRINCE.

Adieu! jours de bonheur promis à ma jeunesse!

Adieu! tant beau pays où j'ai donné des lois!

Adieu! rêves trompeurs, de gloire et de tendresse!

Adieu vous dis pour la dernière fois!

(S'apercevant Marguerite qui rentre.)

Hélas! si dans un jour d'infortune si grande,

L'amitié peut encore conserver quelques droits,

S'il est encore un cœur qui m'aime et qui m'entende,

Adieu lui dis pour la dernière fois.

GILBERT, rentrant avec Gautier, Berghen et plusieurs chaperons.

Où, messieurs, rien ne peut le fléchir.

GAUTIER et BERGHEN.

Allons, qu'il s'apprête à mourir!

LE PRINCE.

O toi, ma mère! ô souvenir!

Souvenir qui vient m'attendrir;

Tu me disais dans tes adieux:

Je vais veiller sur toi du haut des cieux.

Ah! sans effroi

Je viens à toi;

Je vais te voir,

C'est mon espoir.

Et quand je veux mourir,

Daigne encore me bénir!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Où, j'en ai l'espérance,

Où, Clisson va venir,

Et je lègue à la France

Le soin de vous punir!

GILBERT.

Contre mon espérance

Rien ne peut le fléchir,

A la seule vengeance

Faut-il donc revenir?

GAUTIER et LES CHAPERONS.

C'est trop de patience,

Qu'il s'apprête à mourir!

A la seule vengeance

Il nous faut recourir!

MARGUERITE.

Il brave leur vengeance!

Il l'attend sans frémir!

Mon Dieu, dans ta clémence,

Daigne le secourir!

(Sur un geste de Gilbert, Gautier et quelques soldats reconduisent le prince dans la prison à gauche.)

SCENE VI.

BERGHEN, GILBERT, MARGUERITE,

LES CHAPERONS.

BERGHEN, bas à Gilbert dans le coin du théâtre à droite. Pourquoi le ramener en prison? pourquoi hésitez-vous encore à frapper un dernier coup?...

GILBERT. Qui ne mènera à rien! s'il avait signé cette abdication pour lui et les siens... je ne dis pas!... on pouvait alors s'en débarrasser... il le fallait même... mais maintenant, sa mort ne donnera pas un titre de plus au duc de Bourgogne... au contraire, elle en donnera au prince Raymond, son frère, que soutiendront les armes de Clisson!

BERGHEN. Et qui commencera peut-être son règne par nous punir!

GILBERT. Il en est capable.

BERGHEN. Il vaudrait peut-être mieux négocier, en conservant le prince pour otage...

GILBERT. C'était bien mon dessein, faites donc comprendre cela à ces manans, à ces rustres qui nous entourent... et qui veulent toujours aller droit au fait... silence!...

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, GAUTIER sortant de la

prison à droite.

GAUTIER. En voici bien une autre... ce juif qui était si riche... Vanderblas, mon ancien maître...

TOUTS. Eh bien?...

GAUTIER. Eh bien! la crainte... ou le désespoir... ou une révolution subite... que sais-je? enfin, il est là sans poulx et sans haleine...

GILBERT. Ce n'est pas possible!...

(Il entre dans la prison.)

GAUTIER. Il m'a presque fait peur... quand je l'ai aperçu cette figure de trépassé... et puis le prince qui était là... et qui m'a regardé d'un air menaçant... je n'aime pas cela...

MARGUERITE, se rapprochant de lui et lui parlant avec douceur. Oui, cela trouble le sommeil... cela donne des remords...

GAUTIER. Et des inquiétudes!... vaut mieux en finir tout de suite, on en est débarrassé!

(Marguerite s'éloigne de lui avec indignation.)

GILBERT, sortant de la prison. Mort!... il n'est que trop vrai, il est mort, le vieil avare, exprès pour ne pas signer ses lettres de change.

MARGUERITE, à part. Il ne croit pas si bien dire!

BERGHEN. Qu'en ferons-nous maintenant?... il est inutile qu'on le trouve ici!...

GAUTIER. Il n'y a qu'à le jeter dans l'escalot!

GILBERT, froidement. A la bonne heure! MARGUERITE, vivement. Sans lui rendre les derniers devoirs!... c'est affreux, car enfin, c'était mon maître... (à Gautier) c'était le vôtre...

GAUTIER. Il ne l'est plus!

MARGUERITE. C'est attirer la colère du ciel sur vous et sur votre entreprise, que de laisser un chrétien sans sépulture!

PETTERSEN ET QUELQUES AUTRES SOLDATS. Elle a raison!

MARGUERITE, à Gilbert. On croira donc dans la ville que vous l'avez tué... tandis qu'en le transportant chez lui... dans sa maison!

GILBERT. Est-ce que nous le pouvons?

MARGUERITE. Est-ce donc si difficile?... en prenant cette barque qui a amené le prince et qui est amarrée dans les fossés, au pied de cette tourelle...

GILBERT, avec impatience. Encore... et que nous importe! pourvu que tu nous laisses...

MARGUERITE. A la bonne heure!

GAUTIER, même jeu. Oui, parbleu! qu'il repose dans la terre ou dans les flots... il s'en portera bien mieux...

MARGUERITE. Taisez-vous! vous êtes un méchant, un impie, et vous mériteriez qu'il revint pour vous punir... mais vous, monsieur Pettersen, qui valez mieux que lui... venez m'aider!... vous et vos deux frères... et monsieur Dick...

GAUTIER, avec force. Quatre hommes pour cela! à quoi bon?

MARGUERITE, vivement. Eh bien! deux suffisent... ne vous fâchez pas... mon Dieu!...

GILBERT, avec impatience. Nous laisseras-tu?

MARGUERITE, qui a fait passer devant elle Dick et Pettersen. Je m'en vas... je m'en vas et vous laissez délibérer.

(Elle sort.)

SCENE VIII.

BERGHEN, GILBERT, GAUTIER, et les

Chaperons blancs.

FINAL.

GILBERT.

Délibérer est de saison,

Car, selon moi, c'est fort utile!

GAUTIER.

Délibérer, et pourquoi donc?

Se décider est très-facile;

Pour nous il n'est plus de pardon,

Il faut frapper!

Plusieurs chaperons passant du côté de Gautier.
Il a raison!

GILBERT et BERGHEM.
Il a tort!... craignons de Clisson
Et les soldats et le courage!

GAUTIER.
Ces grands seigneurs ont peur de tout!

GILBERT.
Oui, comme otage
Je veux garder le prince!

GAUTIER, à ses compagnons.
Oui, pour faire leur paix,
Pour le livrer et nous trahir après!
(Plusieurs chaperons des gens du peuple passant
du côté de Gautier, quelques autres qui sont
d'un haut rang restent auprès de Gilbert et de
Bergheim.)

ENSEMBLE.
GAUTIER et SES COMPAGNONS.

Mais nous aurons raison
De cette trahison!
Ici nous ne voulons
Ni grâces, ni pardons;
Contre vos attentats
Nous armerons nos bras,
Il n'échappera pas.
Nous voulons son trépas!

GILBERT, BERGHEM et LES SEIGNEURS.

Ah! nous aurons raison
D'un semblable soupçon!
C'est nous qui punirons
De telles trahisons!
Vous voulez son trépas,
Et contre vous, ingrats,
Nous armerons nos bras;
Il ne périra pas!

(A la fin de l'ensemble précédent, au moment où
les deux partis sont le plus animés et se mena-
cent mutuellement, un air de marche religieuse
et funèbre se fait entendre.)

MARGUERITE, paraissant sur le perron à gauche.

Voici l'heure dernière,
Donnez une prière
A ses restes glacés!
Et que le ciel accorde
Paix et miséricorde
Aux pauvres trépassés!

(Tous les conjurés étent leurs chaperons, et s'in-
clinent.)

MARGUERITE, seule sur le devant du théâtre.

Pour tromper leur colère,
En toi, dieu tutélaire,
Mon espoir est placé!

CHŒUR DES CHAPERONS, murmurant une prière à
demi-voix.

Requiescent in pace!
MARGUERITE, de même.
Ecoute ma prière,
Que mon vœu téméraire
Par toi soit exaucé!

CHŒUR, de même.

Requiescent in pace!

TOUS ENSEMBLE.

Voici l'heure dernière,

Donnez } une prière

Donnons }

A ses restes glacés!

Et que le ciel accorde

Paix et miséricorde

Aux pauvres trépassés!

(On voit sur le fossé plein d'eau qui ferme l'en-
ceinte du fond voguer une barque dans laquelle
sont Dick, Pettersen et le cercueil couvert d'un
manteau vert.)

GILBERT.
C'est ce pauvre Vanderblas!
Oui, c'est bien lui qu'on emmène.

GAUTIER.
La science souveraine
Ne l'a pas sauvé du trépas!
(Le pont-levis se lève pour donner passage à la
barque qui longe les remparts et disparaît.
Geste de joie de Marguerite, qui entre dans la
tour à droite.)

GAUTIER.
Il s'éloigne!
(Montrant son poignard.)
Et pour moi, qui remets en ce fer
L'espoir de notre cause et de notre vengeance,
Profitions de l'instant qui seul nous est offert.

GILBERT.
Quand nous l'ordonnerons.

GAUTIER.
Et si maître Gilbert
Et ces nobles seigneurs hésitent par prudence,
Nous prendrons d'autres chefs!

Plusieurs chaperons.

Oui, Gautier, oui, c'est toi!

GILBERT.

Qui de vous sans mon ordre oserait agir?

GAUTIER.

Moi!

J'immolerais le prince,

(A Gilbert et aux seigneurs qui l'entourent.)

Et vous tous avec lui,

Si votre lâcheté trahit notre partil

(Il entre dans la tour, à gauche du spectateur.)

ENSEMBLE.

LES CHAPERONS.

Oui, nous aurons raison

De cette trahison!

(Encourageant Gautier qui entre dans la prison

à gauche.)

Va l'immoler, va donc!

Pour lui point de pardon!

(A Gilbert et à Bergheim.)

Contre vos attentats

Nous armerons nos bras.

Nous voulons son trépas,

Il n'échappera pas!

GILBERT, BERGHEM et LES SEIGNEURS.

Ah! nous aurons raison

D'un indigne soupçon!

C'est nous qui punirons

De telles trahisons!

(Menaçant les autres conjurés.)

Oui, perfides, ingrats,

Canailles, scélérats!

A l'effort de nos bras

Vous n'échapperez pas!

GAUTIER, sortant de prison, à gauche, hors de

lui et en désordre.

C'est mon maître!... c'est lui!... vision infernale!

Oui, c'est lui... je l'ai vu... l'œil hagard! le front pâle!

TOUS.

Eh! qui donc?

GAUTIER, tremblant.

Vanderblas!

TOUS.

Le défunt?

GILBERT, riant.

Allons donc!

Ce héros courageux m'a tout l'air d'un poltron.

Il a peur d'un fantôme!

GAUTIER, avec rage.

Ah! j'ai peur!

GILBERT, montrant Gautier.

Il en tremble!

GAUTIER, en fureur.

Eh bien! fussent Satan et Lucifer ensemble,

Je frapperai tous deux!

(Il tire son poignard et s'élance de nouveau sur le

perron qui mène à la prison; en ce moment

paraît sur le seuil de la porte Vanderblas pâle

et défait qui étend vers lui les bras et lui crie:

Arrêtez!)

GAUTIER et LES AUTRES CHAPERONS.

Vanderblas! ah! grands dieux!

(Tous reculent effrayés et plusieurs tombent à ge-

noux. En ce moment on entend dans le lointain

une musique guerrière.)

MARGUERITE, sortant de la tour, à droite.

Ecoutez, écoutez, c'est Clisson qui s'avance,

J'ai vu du haut de tours la bannière de France.

(Tous les chaperons en désordre veulent fuir.

Gautier saisit un faulx et veut les rallier.)

GAUTIER.

Défendons-nous avec vaillance!

GILBERT.

Nous défendre est nous perdre, hélas!

GAUTIER.

Ces murs seront notre défense.

GILBERT.

Pourront-ils résister à ces nombreux soldats

CHŒUR DES CHAPERONS.

Inutile est la résistance,

Il le faut, tombons à leurs pieds,

Où nous mourrons tous sans défense,

Sur les débris fumants de ces murs foudroyés.

(Sur un geste de Gilbert on baisse le pont-levis. Les

officiers, les pages de Clisson et les principaux

chevaliers entrent dans la forteresse. Le prince

Louis de Mal est au milieu d'eux; à son as-

pect Gilbert et les chaperons se prosternent im-

plorant sa clémence.

LE PRINCE, à Gilbert et aux seigneurs qui sont

près de lui.

Vous que j'eus trop long-tems le malheur d'é-

couter,

Par vous, j'ai su comment on perd une couronne!

Merci de la leçon!... j'espère en profiter;

J'agirai des ce jour en prince!

(Leur faisant signe de se relever.)

Je pardonne!

(A Marguerite.)

Et toi, qui sur mes jours n'as cessé de veiller,

Que l'on me blâme ou non d'anoblir ce que j'aime.

Tu m'apprends à régner! viens régner sur moi-même!

(A Gilbert qui fait un geste d'étonnement.)

Eh! oui, vraiment... mon ancien conseiller!

Si c'est une folie, au moins, sans aucuns doutes,

La dernière sera la plus sage de toutes.

CHŒUR.

F I N.

